PUBLICATIONS DU JOURNAL DES SCIENCES MÉDICALES DE LILLE.

4.

LES VACANCES DU MÉDECIN

AU

CONGRÈS MÉDICAL INTERNATIONAL DE LONDRES

PAR

M. LE DOCTEUR G. EUSTACHE,

Professeur de clinique chirurgicale à la Faculté libre de Médecine de Lille,
Chirurgien de l'hôpital Sainte-Eugénie,
Ancien professeur agrégé à la Faculté de médecine de Montpellier, etc., etc.

24 FEB 19

PARIS,
LIBRAIRIE J.-B. BAILLIERE ET FILS,
19, RUE HAUTEFEUILLE, 19
(près du boulevard Saint-Germain).
1881.

LES VACANCES DU MÉDECIN

AU

CONGRÈS MÉDICAL INTERNATIONAL DE LONDRES

Les vacances ! Tel est le mot magique qui sonne à toutes les oreilles dès les derniers jours du mois de juillet de chaque année ; il représente pour tous une période de délassement et de repos, sinon nécessaire, du moins agréable et avantageuse, et à laquelle on ne renonce que lorsqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Aujourd'hui les vacances sont devenues en quelque sorte un besoin de la vie ; et, de même que Dieu après avoir travaillé pendant six jours se reposa le septième, de même nous tous, gens de cabinet, hommes d'industrie, cultivateurs ou bien faisant partie des professions dites libérales, sans doute par antithèse, avons besoin après un labeur de onze mois, de nous reposer le douzième. Les vacances.

Ce n'est pas seulement la paresse ou le sybaritisme qui le demande, mais c'est l'hygiène qui le commande ; et qui, plus que le médecin, doit se montrer doux et obéissant vis-à-vis de cette maîtresse-science qui, mieux que toutes les autres branches des sciences médicales, est l'art de conserver la santé et de prolonger la vie !

Si les vacances sont bonnes pour tous, elles le sont aussi pour le médecin ; j'oserai presque dire qu'il doit prêcher d'exemple

sous ce rapport. Croyez-le bien, mes chers confrères, vos clients ne vous en voudront pas; je dirai même qu'ils vous en sauront gré pour la plupart et qu'ils vous tiendront en plus haute estime. Inculquez seulement cette idée dans l'esprit de vos *charitables* confrères, et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Mais, si le médecin doit prendre des vacances, celles-ci ne doivent pas être celles de tout le monde.

Aller à la campagne voir pousser l'herbe et rentrer les moissons est sans doute chose excellente, mais il faut pour cela avoir une campagne que les clients s'obstinent peut-être à ne pas vouloir vous payer.

Aller aux eaux est meilleur, plus de mode et peut-être mieux porté. Nous en savons quelque chose, nous qui recevons à tout instant la demande de nos clients et de nos clientes qui nous interrogent bien longtemps à l'avance sur la station thermale qui conviendrait le plus à leur état de maladie ou de santé, et qui ne manquons jamais d'en trouver une dont les effets seront absolument certains. Mais les stations thermales, c'est encore la médecine.

Nous y retrouverons certainement des malades qui voudront sans cesse de nos conseils. Nous serons, nous aussi, enserrés dans les prescriptions formalistes de nos chers confrères *thermaux*, et Dieu sait si, par complaisance ou pour tout autre motif, nous n'allons pas retomber dans une autre galère qui consistera à se baigner tous les matins à 5 heures, à boire à la source à 8 heures, à prendre une douche l'après-midi, à consacrer une bonne partie de notre temps à faire une bonne réaction, et à fuir le soir toute distraction réelle et un peu prolongée, afin de pouvoir recommencer le lendemain la série des expérimentations de la veille.

Donc, mes chers confrères qui voulez vous reposer des labeurs de la médecine, fuyez les villes d'eaux pendant vos vacances, si toutefois vous n'avez pas besoin de soigner les rhumatismes ou les névralgies dues à votre profession, auquel cas ce ne serait pas l'agrément qui vous y conduirait, mais bien la cruelle nécessité.

Je ferai une exception toutefois pour les bains de mer, car ici plus de prescriptions embarrassantes, des malades bien portants pour la presque totalité, les distractions toujours les mêmes mais toujours

nouvelles de la plage et du casino, en un mot, le véritable *far-niente* si utile et si cher à ceux qui ont beaucoup travaillé.

Mais il est un moyen bien meilleur de passer ses vacances : ce sont les voyages, et parmi ceux-ci, ceux qui à l'agréable joignent l'utile : *utile dulci.*

Or, quoi de plus agréable que d'avoir un but de voyage tout trouvé d'avance, jamais le même, dans lequel on est sûr de rencontrer des confrères, des amis venus dans le même but que vous et qui, sous le couvert de la science, ne songent qu'à se distraire, étendre le cercle de leurs relations, se créer de nouveaux amis, tout en échangeant entre temps leurs opinions sur les grandes ou les petites questions à l'ordre du jour.

Tel est le but, tel est le résultat des *Congrès.* Chaque profession a aujourd'hui les siens; la profession médicale n'est pas restée en arrière dans cette création essentiellement hygiénique et agréable. Le succès croissant qu'ils obtiennent d'année en année prouve surabondamment leurs avantages.

Laissons les plaisants supputer l'amélioration ou l'aggravation de la santé publique pendant notre absence; laissons-les tirer de là les conclusions les plus fantaisistes sur l'utilité ou la nocuité de la profession médicale de par le monde; ils viendront à résipiscence plus tard, et il est avéré, depuis bien longtemps, que ceux qui *blaguent* le plus les médecins sont ceux qui ne savent point s'en passer.

Donc, l'emploi des vacances du médecin semble tout trouvé : c'est l'assistance aux *Congrès médicaux.* Les Congrès médicaux.

Je ne dirai point que les Congrès aient jamais fait avancer la science d'un pas; la variété et l'étendue des questions qui y sont soulevées, pas traitées, sont trop grandes pour cela; mais la science pose là ses jalons; des relations s'établissent; des idées s'échangent entre gens qui, sans cela, ne se seraient jamais vus, jamais connus, peut-être même n'auraient jamais entendu parler les uns des autres. Ces relations passagères seront le point de départ de relations futures; cet échange d'idées se continuera à travers les années, à travers les

distances, à travers les frontières des divers États. Quoi de plus utile ! Quoi de plus agréable ! Où que ce soit qu'il aille plus tard, le médecin n'est plus un inconnu. N'est-ce pas là la source de la véritable confraternité médicale qui, trop souvent hélas ! n'existe que de nom entre confrères de la même région et de la même localité !

Ces avantages incontestables existent pour les Congrès nationaux, et certainement les réunions annuelles de l'*Association française pour l'avancement des sciences* ont rendu de grands services aux savants français, et principalement aux médecins français qui en forment toujours la meilleure partie. J'ai assisté à plusieurs de ces réunions et voudrais pouvoir n'en manquer jamais aucune. Ils sont bien plus évidents et bien plus grands encore pour les *Congrès médicaux internationaux*, dont le succès va grandissant à chaque fois, et qui ont atteint leur apogée cette année au Congrès médical international de Londres.

Fondés en 1867 à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, ces Congrès ont lieu tous les deux ans, et se réunissent successivement dans les villes les plus importantes de l'Europe et du monde. Paris, Florence, Vienne, Bruxelles, Genève, Amsterdam, en avaient été les six premières étapes, Londres était désigné pour la septième.

Congrès medical international de Londres.

Depuis longtemps les médecins du monde entier avaient reçu des invitations directes à assister à cette septième session, que le corps médical anglais nous promettait de faire splendide. Tout était réglé d'avance : les travailleurs avaient été invités à envoyer le texte de leurs communications, afin qu'elles fussent traduites au préalable en anglais, en français et en allemand, les trois langues officielles du Congrès. Ceux que l'amour de la science étreignait moins au cœur étaient informés que des promenades, des excursions, voire même des divertissements leur étaient préparés.

Jamais meilleure circonstance ne se présenterait, en réalité, pour visiter l'Angleterre et sa capitale ; jamais meilleur emploi du temps des vacances. D'après moi, tout médecin désireux de se distraire des soucis et des labeurs de la clientèle, tout professeur ambitionnant de rompre la monotonie de son travail de cabinet ou de ses visites d'hôpital, ne devrait jamais laisser passer de pareilles occasions ; car,

ainsi que je le disais plus haut, l'utile se joint à l'agréable : *utile dulci.*

Convaincu de l'excellence de ce raisonnement, que je serai bien près de qualifier d'axiome, j'avais depuis plusieurs mois envoyé mon adhésion, et enfin, le 1er août, à l'instar de plusieurs centaines de mes confrères, je bouclais ma valise et je partais : *en route pour Londres.*

Lille est une ville essentiellement industrielle, aussi ne suis-je pas surpris du petit nombre de médecins qui, malgré la faible distance qui nous sépare de l'Angleterre, avaient voulu rompre avec leurs habitudes quotidiennes pour aller à la recherche de la distraction et de la science. Hélas ! ils savent trop combien ils peuvent compter sur la bonne confraternité de leurs confrères, pour se hasarder à leur confier un instant leur place, et les voilà rivés éternellement à la chaîne qu'ils contribuent eux-mêmes à se forger !

Au départ du train que j'appellerai volontiers le train du Congrès, nous n'étions que deux, mon savant et vénéré doyen M. Béchamp et moi. Il est vrai qu'un médecin lillois nous avait précédés de quelques jours, et qu'un autre nous a suivis à peu de distance. Telle est la faible contribution d'une grande ville, voisine de l'Angleterre, qui est le siège de deux Facultés de médecine, et dont le corps médical ne compte pas moins de 200 membres.

Mais Lille est une ville de passage sur la grande ligne de Londres à Bruxelles, Berlin, Vienne et St-Pétersbourg, et le train est bondé de voyageurs qui paraissent tous avoir le même objectif. Le hasard nous conduit dans un compartiment déjà occupé par six voyageurs. Bientôt la conversation s'engage : nous allons tous au Congrès ; deux Russes, un Allemand, un Valaque, deux Belges et deux Français composent ce compartiment, image de ce que nous allons trouver à Londres. On parle science, médecine, on vaticine sur le succès de la réunion, et on procède à cette principale occupation des réunions de ce genre : l'*échange des cartes* qui doivent nous réunir plus tard sur le terrain commun, mais pacifique, de la science et des bonnes relations confraternelles.

A Calais, l'encombrement est bien plus considérale. — Le bateau Traversée.

qui doit nous transporter à travers la Manche, se remplit avec rapidité ; le train venant de Paris, malgré le nombreux déchargement qu'il avait opéré à Boulogne, nous amène plus de 200 médecins de toutes les nationalités et de tous les pays : les français et les belges dominent. Nous voyons là la plupart des hommes qui chez nous se sont fait un nom par leurs travaux dans les diverses branches des sciences médicales, Pasteur et sa phalange empressée, Tarnier, Charcot, J. Guérin, une pléiade nombreuse de Lyonnais, etc., etc.

Arrivée à Londres.

Après une traversée pendant laquelle le corps médical n'a que peu ou point montré de défaillances, nous arrivons à Douvres et deux heures après à Londres. Pendant ce temps, le ciel, qui était d'une limpidité parfaite au départ, s'était obscurci et nous dispensait *largâ manu* les trésors d'une pluie battante. Mais, malgré ce contretemps fâcheux qui nous a empêché d'admirer, comme elles le méritent, les riches houblonnières du comté de Kent, ainsi que les approches de la grande ville, ne nous montrons pas trop sévères pour le climat de l'Angleterre, qui a été pendant tout notre séjour d'une clémence admirable. L'*umbrella*, que chacun de nous avait emportée, ne nous a pas servi à parer la pluie, elle aurait pu plus tôt servir à nous préserver du soleil ; pendant tout ce temps les brouillards légendaires de Londres sont restés, à notre grande satisfaction, noyés au fond des flots de la Tamise.

Coup-d'œil général sur Londres.

Dès le soir même, ceux d'entre nous que le voyage n'avait pas trop malmenés pouvaient faire une promenade dans les principales rues de Londres, constater leur animation qui est cependant moindre et surtout plus localisée qu'à Paris, enfin, noter certaines particularités intéressantes au point de vue de l'hygiène et de la moralité publiques.

La capitale de la France est, dit-on, la Babylone moderne, et nulle part le vice et l'immoralité n'ont un champ plus libre et aussi plus encombré. Cette réputation de Paris, quoique sans doute bien méritée, est en réalité surfaite, et la prude Angleterre non seulement n'a rien à nous envier sons ce rapport, mais elle emporte surement la palme. Après avoir parcouru bien des rues et

bien des villes, j'avoue que nulle part je n'ai vu ce qui se passe tous les soirs à Londres entre dix heures et minuit. Les guides vous recommandent de ne pas manquer de rendre une visite à Billinsgate, le grand marché aux poissons de Londres ; mais, pour si grand qu'y soit l'encombrement, pour si variées ou avariées qu'y soient les marchandises, tout cela n'est pas à comparer avec l'encombrement, avec le véritable marché de blanches qui se tient tous les soirs en présence des *policemen*, qui n'en prennent cure. Le faubourg Montmartre est un Eden à côté de Piccadilly-Circus.

Mais, trève sur ce point ; nous sommes venus à Londres pour prendre part au Congrès médical international, et c'est de lui seul que je veux parler ici, en insistant principalement sur les distractions et les excursions que nous avaient généreusement ménagées nos confrères anglais, et réservant les questions scientifiques pour un autre temps et un autre lieu (1).

Afin de ne rien oublier, je vais noter jour par jour les divers événements de cette semaine, qui laissera dans l'esprit de ceux qui y ont pris part le meilleur et le plus ineffaçable souvenir.

Mardi 2 Aout.

La journée du 2 août n'était qu'une journée préparatoire au Congrès. Tous les membres étaient invités à se rendre au collège des médecins (*College of Physicians*) pour faire enregistrer leurs noms et recevoir leur carte de membre du Congrès.

College of Physicians.

Après avoir parcouru les principales rues de Londres, le nez au vent et le Guide à la main, tout le monde s'est rendu à cette invitation. Dès 9 heures du matin, la large rue de Pall Mall et la place de Trafalgar-Square étaient envahies par une foule nombreuse, parlant toutes les langues du monde civilisé, la poitrine constellée de rubans multicolores, au milieu de laquelle on se montrait succes-

(1) J'ai déjà publié dans les *Archives de Tocologie*, numéro de septembre, le compte-rendu de la section d'obstétrique et de gynécologie, dont j'avais suivi toutes les séances.

sivement les diverses illustrations médicales et scientifiques de tous les pays. La foule était si considérable que les badauds de Londres, les fameux *cockneys*, n'avaient pu y trouver place et qu'on était entièrement chez soi, quoiqu'au milieu de la rue.

Nous parvenons à pénétrer dans les deux vastes salles du rez-de-chaussée du Collège. Ici l'encombrement est inénarrable ; on se presse, on se bouscule, on s'interpelle dans toutes les langues. Au milieu de cette véritable tour de Babel, chacun finit enfin par trouver sa voie, et entrer en possession de son fameux *Member's Ticket,* véritable talisman devant lequel toutes les portes vont s'ouvrir à deux battants, et qui va nous permettre de tout voir, de tout entendre, de tout partager, car, ainsi que le disait un journal, pendant cette semaine on désire ardemment que chacun de nous considère Londres comme sa maison « *his home* », et chaque Londonien comme son ami.

Le même empressement s'est manifesté toute la journée, et cela n'a pas lieu de surprendre, quand je dirai que dans ce seul jour on a délivré plus de 2,000 cartes de membre du Congrès. Nulle façon de passer son temps plus agréablement que d'assister à ce défilé de médecins de tous pays, tous prêts à entrer en relation d'amitié les uns avec les autres.

En même temps que notre carte de membre du Congrès, on délivre à chacun de nous un superbe volume, gr. in-8°, de plus de 700 pages, qui renferme les *extraits*, dans les trois langues officielles, des communications qui seront faites dans les diverses sections : innovation qui nous permet à tous d'avoir un aperçu préalable des discussions intéressantes qui vont s'ouvrir de chaque côté. Si nous ajoutons qu'outre cette distribution générale du volume des « *Abstracts*, » nous allons retrouver, les jours suivants, dans chacune de nos sections, le tirage à part des Extraits relatif à chacune d'elles, on se convaincra aisément que le Comité d'organisation a tout prévu, tout ordonné, et que la plus grande facilité de travail nous est ainsi largement octroyée.

Outre le volume des *Abstracts*, nous recevons encore un autre volume, le *Catalogue du musée temporaire*, organisé par les soins d'un

Comité spécial, et dû à la contribution presque exclusive des membres. Ce musée réclame bien une visite, et j'en reparlerai plus tard.

Comité de réception du Congrès.

L'après-midi, les Comités d'organisation et de réception du Congrès se rendaient au Collège des médecins Chacun de nous put alors serrer la main de tous ces hommes éminents par leur réputation et leur science et qui étaient tout fiers de nous souhaiter la bienvenue. Ajoutons que des rafraîchissements nous étaient servis à profusion.

Parmi les organisateurs de cette magnifique réunion, tout le monde cherchait M. W. Mac-Cormac, l'infatigable secrétaire-général avec lequel chacun avait plus ou moins correspondu, le Carnot du Congrès comme l'ont appelé plusieurs organes de la presse anglaise. M. W. Mac-Cormac est un jeune chirurgien de l'hôpital St-Thomas. Son affabilité, sa courtoisie, son empressement à répondre à toutes les demandes qui lui étaient adressées, et ce dans toutes les langues, ont été admirables ; le juste tribut d'éloges qui lui a été décerné dans la séance générale de clôture répondait au vœu de tous.

Après une journée si bien remplie, nos confrères anglais ne se sont pas pourtant jugés quittes envers leurs hôtes, et la plupart se sont fair un devoir de nous amener, en aussi grand nombre que possible, jusque dans leur « *home* », inviolablement fermé devant les étrangers ordinaires, mais qui nous était largement ouvert à nous « leurs confrères ».

Hospitalité anglaise.

On a beaucoup écrit sur l'intérieur des familles anglaises, sur le *home* traditionnel, au sein duquel règns la plus franche cordialité et l'intimité la plus grande. Tout ce qu'on a pu en dire est certainement au-dessous de la vérité, et nous qui avons été admis presque chaque soir dans ce sanctuaire de la famille, nous n'oublierons jamais l'accueil qui nous y a été fait, ni les douces jouissances que nous y avons éprouvées. Cette partie des fêtes, quoique non inscrite sur le programme officiel, n'en était pas la moins précieuse, et celle dont nous conserverons le meilleur souvenir. Merci encore une fois à nos éminents confrères ; l'hospitalité anglaise s'est revélée avec eux

dans tout son charme et dans toute son intensité ; nous n'hésitons pas à convenir qu'elle mérite sans conteste la première place, et qu'elle dépasse de beaucoup tout ce que nous aurions su faire sur le continent.

Si nous ajoutons que la journée s'est terminée par une soirée chez M. W. Mac-Cormac, le sympathique secrétaire-général, et chez M. le Dr Hart, l'habile et intelligent directeur du *British medical journal*, un des membres du Comité de réception, et que, dans ces deux réceptions agrémentées de musique et de chants, la foule des Congressistes était aussi grande que possible sans atteindre toutefois à la hauteur de l'exquise affabilité des maîtres et des maîtresses de maison, nous en aurons fini avec cette première journée de notre séjour à Londres et nous pourrons dire, en regagnant nos mauvaises mais chères chambres d'hôtel, que c'est là une journée bien remplie.

Mercredi 3 Aout.

La journée du 3 août était le véritable jour d'inauguration du Congrès ; mais la grande séance générale d'ouverture ne devant avoir lieu qu'à onze heures, nous pouvions consacrer notre matinée à visiter quelques unes des curiosités de Londres. Personne n'y a manqué.

Pour ma part, après avoir jeté un coup-d'œil sur le marché de Billinsgate (la célèbre foire aux poissons, incomparable sous le rapport de l'encombrement, de l'animation et aussi de la malpropreté), avoir assisté en passant au réveil surprenant de la *Cité* que j'avais vue une heure auparavant dans un état de léthargie absolue, avoir parcouru en revenant les marchés couverts de Covent-Garden, aussi encombrés de plantes potagères et de fleurs variées que Billinsgate l'est de poissons de toute espèce et de toute provenance, je me rendais vers neuf heures à l'*hôpital Samaritain*, où mon confrère et ami le Dr Granville Bantock m'avait convié à assister à une opération d'ovariotomie.

Hôpital Samaritain

L'hôpital Samaritain (*Free Samaritan Hospital*) ne compte en

quelque sorte pas parmi les hôpitaux de Londres ; il constitue plutôt une sorte de maison de santé dans laquelle les malades viennent se faire soigner de certaines maladies. — Le nombre de lits, toujours occupés, ne dépasse pas une vingtaine. Rien ne l'annonce à l'extérieur. C'est une maison entièrement semblable à la plupart des maisons anglaises du West-End, située dans une des larges rues qui avoisinent Portman-Square, et dont les dispositions intérieures sont absolument celles de toute maison bourgeoise, sans appropriation particulière relative à la nouvelle destination qu'elle a reçue.

Malgré ses petites proportions, l'hôpital Samaritain a, de par le monde médical, une réputation bien supérieure à celle d'autres grands hôpitaux, car c'est là qu'ont été pratiquées le plus grand nombre d'*ovariotomies*, cette opération qui était jugée impraticable il y a vingt-cinq ans à peine et qui est devenue en quelque sorte courante aujourd'hui, du moins en Angleterre. C'est à l'hôpital Samaritain que Spencer Wells a pratiqué la majeure partie de sa magnifique série de plus de mille ovariotomies, et où ses dignes successeurs, MM. Knowsley Thornton et Granville Bantock, continuent avec un plein succès la pratique du Maître.

Il me paraît intéressant de noter au passage certaines particularités relatives à cette opération, dont j'ai fait une étude spéciale l'an dernier (1). A cette époque l'ovariotomie *antiseptique*, c'est-à-dire accompagnée des précautions les plus minutieuses de la méthode appelée *Listérienne*, était en vogue générale, et je n'ai pas hésité à la juger indispensable. Telle est encore l'opinion de Spencer Wells et de beaucoup d'autres opérateurs anglais.

A l'hôpital Samaritain notamment, l'un des deux chirurgiens, M. Knowsley Thornton, en est le partisan absolu ; mais tel n'est pas l'avis de son collègue, M. Granville Bantock, que j'ai vu opérer ce jour-là.

Pour lui, la méthode de Lister est une complication inutile, sinon dangereuse, et il redoute trop l'intoxication phéniquée pour

---

(1) G. Eustache.— L'Ovariotomie en 1880, *Archives de Tocologie*, janvier 1881, et *Manuel pratique des maladies des femmes*, p. 605.

y exposer ses malades. Donc, pendant l'opération, pas de pulvérisations ni de lavages phéniqués; les mains de l'opérateur et des aides, les instruments même ne sont pas lavés dans une solution carbolisée plus ou moins étendue, mais simplement trempés dans de l'eau ordinaire. La plus grande, la plus excessive propreté pendant tout le temps de l'opération, tel est son seul souci, et le succès, nous a-t-il assuré, est bien plus certain. Il ne craint pas les germes de l'air, vis-à-vis desquels il est même quelque peu sceptique, mais il redoute bien plus l'irritation produite par l'acide phénique et par le contact des mains ou des instruments sales.

Après avoir pratiqué l'extraction de la tumeur abdominale et avoir procédé à une toilette convenable du péritoine avec des éponges lavées dans de l'eau simple, il pratique la suture de la plaie avec du fil de boyau de ver à soie (*silkworm gut*) et fait un pansement consistant en couches successives de gaze thymolée, puis de gaze phéniquée, et enfin d'une mince toile de caoutchouc, le tout maintenu par un bandage de flanelle à plusieurs chefs, pour exercer une compression méthodique et uniforme sur tout l'abdomen. Quand le cas est compliqué ou qu'il a dû pratiquer une hystérotomie, il place dans le cul-de-sac de Douglas un tube de verre qu'il recouvre avec un tampon d'ouate imbibé d'acide sulfureux : ce tube n'est pas destiné à rester en place, mais il est laissé seulement 24 ou 48 heures, afin d'amener au dehors, au sein d'une atmosphère imputrescible, la sérosité sanguinolente qui s'écoule en assez grande abondance le premier et le second jour.

Un mot encore sur l'ovariotomie. J'ai assisté ce jour-là à une opération pour une tumeur fibro-kystique volumineuse implantée sur la face postérieure de l'utérus, qui était du reste entièrement sain. Le chirurgien, après avoir vidé la poche et l'avoir enlevée presque en totalité, ne voulut point pratiquer l'hystérotomie. Dans ces conditions : il conserva du kyste la portion membraneuse adhérente à l'utérus, l'arrangea par une série de sutures en forme de bourse qui venait s'ouvrir à l'angle inférieur de la plaie, et plaça dans cette poche ainsi faite un tube de verre pour drainer au dehors les liquides qui ne devaient pas manquer de s'en écouler. Cette opération, moins grave que l'hystérotomie proprement dite, fut suivie d'un plein succès.

Mais quittons vite l'hôpital Samaritain, où nous nous sommes oubliés, pour courir à la première assemblée générale du Congrès, qui se tient, comme du reste toutes les séances générales, dans l'immense salle St-Jacques (*St-James's Hall*), à l'extrémité de la belle rue de Piccadilly. La salle St-Jacques qui sert d'ordinaire pour les concerts, est déjà remplie de monde et il nous est difficile d'y trouver accès. Première réunion générale.

Tous les membres du Congrès s'y sont donné rendez-vous; sur l'estrade se placent au premier rang les membres du Comité général, et à leur tête sir William Jenner, le président du Collége royal des médecins, ayant à sa gauche M. William Mac-Cormac, le secrétaire-général, et à sa droite un fauteuil vide qui sera tout-à-l'heure occupé par le prince de Galles. Derrière le bureau, sur l'immense amphithéâtre, prennent place les autres membres du Comité, les vice-présidents honoraires choisis parmi ce que la France, l'Allemagne, l'Amérique, etc., comptent de plus illustre dans les sciences médicales, les délégués des gouvernements étrangers, etc. Il nous faudrait plusieurs pages pour énumérer toutes les illustrations médicales qui sont ainsi rassemblées. Afin de ne pas faire d'omissions, je préfère ne nommer personne : le lecteur y suppléera.

Après une heure d'attente, le prince de Galles arrive et est salué par les hourras enthousiastes de l'Assemblée : la séance commence.

Sir W. Jenner, le président temporaire, souhaite la bienvenue à tous les membres du Congrès, montre en quelques phrases couvertes d'applaudissements l'intérêt et l'utilité de pareilles réunions, et termine ainsi : « Vous êtes ici, Messieurs, pour nous apprendre les vérités que vous connaissez, et apprendre des autres celles qu'ils connaissent. Vous êtes ici réunis amicalement, sans préventions, animés des sentiments les plus cordiaux, pour renouer ensemble les vieilles amitiés, poser les bases de nouvelles, et par vos rapports personnels resserrer plus étroitement les liens de la fraternité professionnelle dont nous sommes si fiers à juste titre. »

Puis, M. W. Mac-Cormac a donné lecture du rapport du Comité exécutif et nous a montré tout le zèle et toute la propagande du Comité afin d'assurer le succès de cette assemblée. Après lui, sir

Risdom Bennett, président du Comité exécutif, prend la parole et demande qu'il soit voté par acclamation sur la constitution définitive du Congrès, telle que l'a préparée le Comité. Les noms de sir James Paget comme président et de M. W. Mac-Cormac comme secrétaire, sont l'objet d'une ovation générale, et sir J. Paget, l'éminent chirurgien qui depuis tant d'années est l'honneur et la gloire de la chirurgie anglaise, occupe aussitôt le fauteuil de la présidence.

Le prince de Galles, qui venait de recevoir des mains de sir Bennett la médaille commémorative du Congrès, se lève alors, et d'une voix forte et distincte (chose à laquelle, entre parenthèses, les médecins anglais en général feraient bien de s'exercer) prononce une allocution éminemment substantielle, dans laquelle il expose l'objet de la réunion et fait ressortir les avantages qui ne peuvent manquer d'en résulter pour l'intérêt de l'humanité. Après cette allocution, couverte d'applaudissements par toute l'assemblée, le Prince déclare le Congrès ouvert, et sir James Paget, le président nouvellement élu, prend la parole.

Le discours de sir James Paget est, de l'aveu de tous, une des plus belles pages de philosophie scientifique qui aient été jamais écrites ; il sera certainement traduit dans toutes les langues et chacun pourra le lire avec fruit. La péroraison en est admirable, en voici un aperçu : « N'oublions jamais, s'écrie sir James Paget, la noblesse de notre vocation. J'ose dire que de toutes les sciences, la nôtre est celle qui réunit au plus haut degré les trois qualités qui sont un si grand charme pour les esprits purs : la recherche d'une vérité nouvelle, celle d'une vérité utile et la pratique de la charité. Je ne parle pas seulement de cette charité qui règne dans les hôpitaux et se met au service du pauvre, bien que ce soit notre privilège d'être ses premiers ministres ; mais je parle de cette charité plus large qui se dépense constamment en sympathie et en douceur, en patience et en abnégation ; et je ne crains pas d'avancer que si, en recherchant la vérité, nous augmentons notre puissance intellectuelle, dans l'application de cette même vérité, nous améliorons notre nature morale ; nous trouvons l'occasion d'obéir complètement à la loi de l'amour

chrétien, et de démontrer ainsi l'usage le plus élevé de la philosophie scientifique. Prenons donc la résolution de nous dévouer au développement de la science envisagée dans sa plus large acception, au développement de l'art et de la charité de la médecine. Que cette résolution soit comme le vœu de notre confrérie, et que Dieu nous aide dans notre œuvre ! »

La salle entière, une salle de plus de trois mille personnes, a répondu à cette invitation par des applaudissements unanimes et prolongés, et l'assemblée s'est séparée pour se répartir en diverses sections.

Réunion des sections.

Le comité exécutif avait divisé les travaux du Congrès en quinze sections, dont l'énumération suit, avec la désignation du président :

1°	Anatomie ..... *Président :*	Prof^r Flower.
2°	Physiologie.....	Dr Michael Foster.
3°	Pathologie et anatomie pathologique	Dr Samuel Wilks.
4°	Médecine	Sir William Gull.
	Sous-section. Maladies de la gorge.	Dr George Johnson.
5°	Chirurgie	J. Eric Erichsen.
6°	Obstétrique et gynécologie.....	Dr Mac Clintock.
7°	Maladies des enfants.....	Dr West.
8°	Maladies mentales	Dr Lockhart Robertson.
9°	Ophthalmologie	W. Bowman.
10°	Maladies des oreilles.....	William B. Dalby.
11°	Maladies de la peau.....	Erasmus Wilson.
12°	Maladies des dents.....	Edwin Saunders.
13°	Médecine d'État	John Simon.
14°	Médecine et chirurgie militaires.....	Pr^r Thomas Longmore.
15°	Matière médicale et pharmacologie..	Prof^r T. R. Fraser.

Burlington House.

Chacune de ces sections avait à sa disposition un local spacieux dans *Burlington-House*. Ce palais, qui se décompose en trois parties, occupe un vaste espace rectangulaire entre Piccadilly au sud et la rue appelée Jardins de Burlington au nord.

La partie sud, qui a une superbe façade en pierre de taille dans

le style de la Renaissance italienne, est le local spécial des *Sociétés savantes*. Au fond de l'immense *quadrangle* se trouve l'*Académie royale des arts*, également dans le style de la Renaissance; enfin derrière l'Académie, avec sa belle façade du côté des jardins Burlington, s'élève le bâtiment tout récent de l'*Université de Londres*.

Toutes les salles de ces trois palais juxtaposés avaient été mises généreusement à la libre disposition du Congrès, qui avait dû encore, pour loger les sections de physiologie, des maladies mentales et de la médecine d'État, emprunter des locaux à l'Institution royale, à la Société asiatique et à l'École des mines situées tout près.

Dès trois heures, les différentes sections se trouvaient réunies dans leurs locaux spéciaux, confirmaient les pouvoirs du bureau proposé par le comité d'organisation en séance générale, et commençaient leurs travaux. Mais la séance de ce jour n'a pas été une séance de travail proprement dit. Chaque président de section a lu ou récité l'*Adresse* qu'il avait préparée, et qui était afférente à la nature spéciale des travaux de la section.

Je ne ferai pas l'énumération de ces adresses, qui ont vivement intéressé l'auditoire spécial auquel elles s'adressaient, et dont le texte a été reproduit dans la plupart des journaux de médecine anglais. La plupart d'entre elles seront certainement traduites dans toutes les langues et reproduites dans les journaux spéciaux des divers pays.

Comme je ne dois plus parler, dans ce compte-rendu journalier de mon séjour à Londres, des séances de sections et de leurs travaux, il est utile de placer ici quelques réflexions que j'ai entendu énoncer de tous côtés.

La diffusion des langues est sans doute une chose excellente et éminemment utile, et il serait désirable que tout homme savant, ou ayant des prétentions à l'être, pût lire et parler indifféremment dans celles que leur généralisation et leur importance classe au premier rang, c'est-à-dire les trois que le Congrès avait déclarées officielles, l'anglais, l'allemand et le français. Mais il faut convenir que c'est là un desideratum qui est loin encore d'être rempli : peut-être que nos fils et nos petit-fils seront mieux partagés que nous sous ce rapport.

En attendant, il n'est qu'un petit nombre de médecins qui soient susceptibles de comprendre ces trois langues, du moins quand elles sont parlées; car nous nous en sommes, hélas! que trop aperçus, le parler diffère considérablement de l'écriture, et en outre l'accentuation et la rapidité du débit ajoutent encore une difficulté en quelque sorte insurmontable. Je ne veux pas être chauvin, mais il m'a semblé que cette différence était surtout accentuée pour l'anglais, qu'elle était un peu moindre pour l'allemand, et enfin à peine sensible pour le français.

Quoi qu'il en soit, la présence de trois langues officielles a nui beaucoup à l'intérêt des communications et surtout à celui des discussions, et beaucoup d'entre nous qui se promettaient d'intervenir dans les débats ont été condamnés au silence.

Ne pourrait-on pas, dans les prochains Congrès, obvier à cet inconvénient en décrétant, ou bien qu'il n'y aura qu'une seule langue officielle (le français était seul admis dans les quatre ou cinq premières réunions de ce genre), ou bien que le bureau, au lieu d'être composé uniquement des nationaux du pays où se tient la session, sera composé mi-partie des représentants des diverses nationalités, et surtout de secrétaires polyglottes capables de fournir un résumé rapide des idées émises par un précédent orateur auquel on se propose de répondre. Cette question mérite d'attirer l'attention du Comité organisateur du prochain Congrès, d'autant mieux que sa réalisation ne me paraît pas très difficile.

Réunions générales de l'après-midi.

Ce jour même, à 4 heures, la plupart des membres du Congrès se réunissaient encore dans St-James Hall pour écouter un discours du professeur Virchow (de Berlin) sur « La valeur des expériences pathologiques ». L'Angleterre, tout le monde le sait, est le pays par excellence des associations ou « league », qui se proposent les objets les plus variés; chacun de nous a pu faire provision de leurs prospectus qui nous étaient libéralement distribués à toutes les portes. Dans ce steaple-chease de propagande, nous n'avons pas été peu surpris de recevoir à profusion les prospectus de la ligue pour la propagation du Malthusianisme, ligue qui nous conviait tous à un

Congrès international qui tenait ses assises en même temps que le nôtre, et dans lequel deux médecins français devaient faire des conférences ! ! *Horresco referens.*

Mais de toutes ces ligues, celle qui fait le plus parler d'elle et qui a le plus d'adhérents, est sans contredit l'*Association protectrice des animaux*, dont tous les efforts se portent depuis longtemps vers l'*abolition des vivisections.* M. Virchow en a fait justice dans son discours ; les applaudissements unanimes qu'il a obtenus, et le vote qu'il a provoqué en séance générale de clôture, montreront aux anti-vivisectionnistes que leur règne est loin d'être établi.

Chaque jour, à la même heure et dans le même local, ont eu lieu des réunions générales et des discours, sur lesquels je ne veux dire que quelques mots.

Le 4, nous avons entendu un superbe discours en français sur : *Le scepticisme en médecine au temps passé et au temps présent*, par M. Maurice Raynaud. Notre distingué compatriote était mort quelques semaines avant ; c'est son ami, M. le Dr Feréol, qui est venu le lire et qui l'a fait aux applaudissements de toute l'assemblée.

Le 5, M. le Dr Billings, de Washington, a fait un discours sur : *La littérature médicale contemporaine*, où il a étudié avec infiniment d'esprit l'abondance et la supériorité des productions littéraires et scientifiques du corps médical en entier, dans les diverses parties du monde.

Le 8, M. le professeur Volkmann, de Halle, a traité de la *Chirurgie moderne.* Après lui, notre illustre compatriote, M. Pasteur, a fait l'exposé de ses expériences toutes récentes sur le *Traitement du choléra des poules et du charbon par l'inoculation de virus atténués*, et a obtenu un magnifique succès.

Le 9, la séance générale de clôture a été précédée d'un discours du professeur Huxley (de Londres), sur les *Rapports des sciences biologiques avec la médecine.*

Chacun de ces discours ou *Address* est un magnifique exposé du sujet en question ; mais je l'avouerai sans fausse honte, je n'en ai entendu aucun ; je savais d'avance que je pourrais tous les lire plus tard soit en anglais, soit en français, et j'ai préféré consacrer mes

après-midis à des visites, sinon plus intéressantes, du moins que je ne pouvais plus faire une fois rentré chez moi : je veux parler de la visite de Londres et de ses hôpitaux.

Je laisserai donc les réunions générales pour ne plus y revenir, et je reprendrai l'emploi de mon temps, tel que je l'ai fait en réalité, en obéissant toujours au précepte qui me conduisait : Joindre l'agréable à l'utile.

Après être sorti de la première réunion générale, avoir déjeûné à la hâte et être revenu assister à la première réunion des sections, laquelle se terminait vers trois heures, un assez grand nombre des membres du Congrès se dispersait dans la ville pour en parcourir les divers quartiers. Mon itinéraire était tout tracé. A cette heure de la journée, la particularité la plus importante est sans contredit l'animation de la Cité et du pont de Londres, qui est alors à son maximum.

La Cité (de Londres).

Afin d'employer les divers moyens de locomotion en usage dans la capitale de l'Angleterre, nous nous y rendons avec quelques amis par bateau à vapeur, du pont de Charing-Cross au pont de Londres. Cette descente de la Tamise est certainement une des plus belles promenades que l'on puisse faire. Je ne dirai point qu'elle vaut la descente de la Seine, de Grenelle au pont des Tournelles : les monuments sont moins beaux, leur histoire nous est moins familière ; mais le fleuve est plus large, ses rives plus animées. En approchant de la Cité, les immenses magasins à cinq et six étages se succèdent sans interruption, et par dessus tout domine le vaste dôme de la cathédrale St-Paul. Sur la rive droite, plus basse et bien moins pittoresque, on ne voit que fabriques immenses, cheminées fumantes et clochers d'églises.

En débarquant au pont de Londres, on tombe en plein dans le mouvement et l'agitation. On a refait mille fois la description de l'encombrement qui règne dans cette partie de la ville à ce moment de la journée. Le touriste est prévenu par son *Guide* d'aller stationner sur le pont de Londres pour juger de l'animation qui y règne, de

parcourir les diverses rues de la Cité encombrées de voitures, de camions, de marchandises, de gens toujours pressés et se bousculant sans cesse. Je n'ai eu garde de manquer à cette recommandation, mais je ne saurais en faire moi-même une description pour ne pas répéter ce qui a été dit déjà mille fois et bien mieux.

A 5 heures du soir, la Cité commence à se vider des nombreux habitants qui l'encombraient ; nous faisons comme eux et nous nous précipitons vers l'une des gares du *Metropolitan Railway*, ce chemin de fer souterrain qui parcourt la ville dans presque toutes les directions. Pour mieux connaître cette voie de transport qui joue un grand rôle dans la vie de la capitale, nous allons la prendre à son origine, à Aldgate, et moins d'une demi-heure après nous avions parcouru plusieurs kilomètres, en passant sous les maisons, sous les rues, en n'apercevant que par intervalles le jour extérieur au lieu des nombreuses stations qui sont échelonnées sur le parcours, et nous étions rendus à une autre extrémité de la ville, près de *Regent's Parck*.

Chemin de fer métropolitain.

Grâce à l'amabilité et à l'hospitalité de nos confrères anglais, il nous fallait chaque soir regagner notre demeure afin de procéder à une toilette de soirée « *evening dress* », et nous rendre en toute hâte à l'invitation à dîner qui a été, pour la plupart d'entre nous, un véritable pain quotidien.

Dîners anglais.

De ces dîners, qu'en dirai-je, si ce n'est que le maître et la maîtresse de maison ont été sans cesse d'un amabilité exquise, que la table est toujours magnifiquement servie, que le champagne coule à flots, et que les mets, quoique purement anglais, n'en sont pas moins de la plus agréable venue pour nos palais continentaux. Mais une réflexion à peu près générale, du moins chez nos compatriotes, c'est que les dîners anglais manquent de *pain* et d'*eau*, deux aliments à peu près inconnus de nos aimables voisins, mais dont l'usage quotidien en a fait pour nous une véritable nécessité. Les buveurs d'eau sont des méchants sans doute, mais les buveurs de champagne et de sherry ont trop à redouter la goutte et ses concrétions tophacées Nos confrères britanniques en savent quelque chose.

La grande attraction du jour était la soirée, ou comme on dit ici, la « conversazione » offerte par les membres anglais du Congrès à tous les membres étrangers, dans le Musée de *South-Kensington*. L'idée de donner une soirée dans un musée et d'y recevoir plus de 5,000 personnes est assez originale par elle-même. Disons qu'elle a pleinement réussi.

Soirée au South-Kensington Museum

Le *South-Kensington Museum* est un des plus importants, sinon le plus important de Londres. Quoique son origine soit toute récente, puisqu'il ne date que de 1851, il renferme des quantités innombrables d'objets d'art, de tableaux, d'antiquités diverses, une bibliothèque de plus de 150,000 volumes, etc., etc. Malgré les agrandissements considérables dont il a été l'objet depuis sa fondation, il est trop petit pour loger les innombrables acquisitions qui ont lieu chaque année, les dons ou les prêts qui sont faits sans cesse et qui font de ce musée une exposition permanente et sans cesse renouvelée.

Ici, comme dans la plupart des musées anglais, si les originaux abondent, les copies ne sont pas moins nombreuses, et tout le monde sait qu'entre autres reproductions des monuments anciens ou modernas, le Musée de South-Kensington renferme celle de la *Colonne Trajane* en grandeur naturelle. Toute une immense salle du rez-de-chaussée, l'*Architectural court*, est remplie de ces *fac-simile* de l'architecture de tous les temps et de tous les pays. L'idée peut être originale sans doute, mais elle n'en a pas moins le réel avantage d'instruire le peuple et de le familiariser avec la connaissance des productions les plus grandioses de l'art et de l'esprit humain à travers les âges.

Une collection qui a attiré l'attention de la plupart des membres étrangers était la *Collection d'antiquités troyennes de Schlieman*, le *trésor du roi Priam* comme il l'a appelée, et au sujet de laquelle les opinions les plus diverses ont été soutenues dans le monde savant.

Le rez-de-chaussée de ce vaste musée était seul ouvert pour la soirée. Les trois grandes *courts* à toiture vitrée et les nombreuses galeries qui s'en détachent étaient magnifiquement éclairées à la lumière électrique, et encombrées d'invités parlant les diverses langues du globe, ce qui ne manquait pas de donner un cachet assez

étrange à cette réunion. Les dames étaient en grand nombre, d'une affabilité charmante pour tous, joyeuses d'être présentées à leurs hôtes cosmopolites, et resplendissantes dans leurs toilettes et leurs bijoux.

La musique des Gardes de la reine se faisait entendre à la fois dans les salles du musée et dans le jardin, où un buffet magnifiquement servi était sans cesse assiégé par de nombreux visiteurs. Le prince de Galles, et aussi le prince de Prusse, assistaient à cette réunion, qui s'est prolongée jusqu'à minuit et qui laissera dans l'esprit de tous le plus agréable et le plus charmant souvenir.

Jeudi 4 Aout.

Après une journée aussi bien remplie que l'avait été celle de mercredi, le jeudi devait être un jour de repos, relatif bien entendu. La matinée fut employée par la plupart d'entre nous à visiter les rues de Londres et quelques-uns des monuments de la capitale, notamment la cathédrale St-Paul. Puis chacun se rendit dans les sections et y travailla de son mieux.

L'après-midi, les fanatiques de la science proprement dite revenaient à South-Kensington pour assister à la démonstration de la magnifique collection d'histoire naturelle, faite par M. le professeur Richard Owen ; mais le plus grand nombre se rendait dans les divers hôpitaux, où les médecins de service et les professeurs nous avaient donné rendez-vous pour visiter leurs salles, leurs écoles et leurs musées.

Visite aux hôpitaux.

Les hôpitaux-écoles.

Ce n'est pas une des moindres curiosités de Londres que ses hôpitaux. On sait que l'organisation de l'enseignement de la médecine est toute différente de ce qui a lieu sur le continent, et notamment en France. Tandis que chez nous l'enseignement de la médecine est régi par une série de lois et de décrets, et que la création d'une Faculté de médecine est soumise à des prescriptions sans nombre, l'inverse a lieu chez nos voisins.

L'État entretient douze universités dans l'une desquelles l'étudiant doit se faire inscrire au commencement ou dans le cours de ses études médicales ; mais une fois cette inscription (*matriculation*) obtenue, l'étudiant peut quitter l'université officielle et aller faire son éducation où bon lui semble. Il peut, à la fin de ses études, ne prendre aucun grade universitaire proprement dit, et rechercher de préférence les titres délivrés par une société savante reconnue (à Londres, le Collège des médecins, celui des chirurgiens et la Société de pharmacie), et une fois en possession de l'un quelconque de ces titres, réclamer son inscription sur le *registre médizal* et jouir de tous les avantages y attachés.

Chaque université a bien une école de médecine et un hôpital, mais ce n'est pas là qu'est la vogue. Les étudiants se portent de préférence vers les hôpitaux libres qui se sont adjoint une école de médecine, ce que l'on appelle *Hospital medical school*. Presque tous les hôpitaux tant soit peu importants, ayant quelques revenus et désirant les voir augmenter, n'ont pas manqué de s'adjoindre un pareil élément de réputation et de succès, et à Londres, par exemple, il n'y a pas moins de onze *hôpitaux-écoles* fréquentés par les étudiants en cours d'étude, qui y sont certainement en plus grand nombre qu'à l'École de médecine de l'Université.

De ces diverses Écoles, les trois les plus anciennes et les plus connues, celles qui ont aussi le plus grand nombre d'étudiants, sont les suivantes : St-Barthélémy, St-Thomas et l'hôpital de Guy ; ce furent aussi celles qui reçurent le plus grand nombre de visiteurs.

Le jeudi je me rendais à la dernière (Guy's Hospital), les jours suivants je visitais les deux autres. Un mot sur chacune d'elles.

L'hôpital de Guy est situé sur la rive droite de la Tamise, non loin du pont de Londres ; son entrée principale a lieu par St-Thomas's-street, qui rappelle l'existence récente de l'hôpital St-Thomas dans le voisinage, avant qu'il ne fût transporté plus loin, à Lambeth, vis à vis du palais du Parlement. Guy's Hospital.

L'hôpital de Guy se compose de diverses parties, les unes anciennes, les autres récentes, dans lesquelles les services de l'hôpital et les

services de l'école se trouvent entremêlés. La première partie, en entrant, est encore telle qu'elle existait au moment de la fondation de l'hôpital (1727) ; les autres sont de construction toute récente et par conséquent mieux appropriées à leur destination.

Dans la partie ancienne (*Guy's House*) sont situés la bibliothèque, les laboratoires de chimie, de matière médicale, les bureaux et les salles de chirurgie ; ces dernières sont petites, basses, peu aérées et ne réalisent nullement les desiderata de l'hygiène hospitalière.

Plus loin, dans les nouveaux bâtiments appelés encore *Hunt's House*, du nom du négociant Hunt qui légua 5 millions de francs à l'hôpital, sont situées les salles des maladies des yeux, des dents, des oreilles, les vastes salles de consultation pour les malades du dehors, la Maternité, et enfin le musée d'anatomie comparée et celui des modèles anatomiques. Dans cette nouvelle construction, l'appropriation des locaux est plus convenable, l'aération plus largement ménagée. Les musées surtout sont d'une richesse peu commune en France ; celui d'anatomie comparée mérite la plus grande attention.

Dans l'enceinte de l'hôpital, au milieu d'un assez grand jardin, se trouvent encore deux bâtiments dont le premier porte le nom de « Clinique » et renferme les salles de médecine, auxquelles sont annexés des cabinets spéciaux et des laboratoires pour les « *assistants* », et le second, entièrement isolé, est exclusivement consacré aux dissections, aux autopsies et à l'anatomie pathologique. Un musée spécial est attenant à la salle d'autopsie, et les préparations des pièces d'anatomie morbide y sont faites sur le champ.

Tout n'est pas parfait dans cette installation, qui laisse même à désirer au point de vue du comfort, mais on peut dire que tous les éléments d'instruction s'y trouvent réunis à la fois et en grand nombre. L'étudiant y passe sa journée entière, occupant sa matinée dans les musées, les laboratoires et aux cours théoriques, et faisant de la clinique toute l'après-midi. Aucune perte de temps, aucune distraction possibles.

Combien ce système est préférable à notre système français, où l'hôpital forme toujours un simple annexe, séparé du siège de l'école, souvent situé à une grande distance, de façon qu'il est en

quelque sorte impossible de mener de front les études théoriques et les études pratiques.

Grâce à l'obligeance d'un jeune assistant-chirurgien, M. Golding-Bird, j'ai pu parcourir en détail l'hôpital de Guy, voir toutes les salles de malades, les laboratoires, les musées, les amphithéâtres, et me convaincre que l'on y pouvait donner un enseignement complet de la médecine et des diverses sciences qui s'y rattachent. J'ai pu aussi examiner un grand nombre de malades intéressants, et voir de près les diverses méthodes de traitement adoptées par nos confrères d'outre-Manche.

Il serait trop long de rapporter ici les observations que j'ai faites à ce sujet, observations qui sont d'autant plus instructives que chaque chef de service a sa méthode spéciale, en sorte qu'on peut établir la comparaison entre les résultats des uns et des autres. Pour ne citer qu'un fait entre plusieurs, j'ai vu quatre cas de fracture du fémur traités simultanément dans diverses salles, le premier par la simple contention, le second par l'extension, le troisième par la suspension verticale, et le quatrième par un appareil particulier qui m'était tout à fait inconnu. Je n'ai pas été peu surpris non plus de revoir le séton aux tempes appliqué journellement dans le traitement des ophthalmies chroniques.

L'hôpital de Guy renferme 695 lits de malade; son école compte 30 professeurs titulaires ou assistants, et le nombre de ses étudiants dépasse 500.

St-Bartholome's Hospital.

L'hôpital St-Barthelemy, qui date de 1123, est situé sur la rive gauche de la Tamise, à la limite septentrionale de la Cité. Son école de médecine date de 1662; elle compte parmi ses illustrations Harvey, Percival Pott, Abernethy, Benjamin Brodie, William Lawrence; ses étudiants dépassent le chiffre de 600 : c'est l'école de médecine la plus florissante de l'Angleterre. Le personnel enseignant est de plus de 40 membres.

L'hôpital St Barthelemy occupe un vaste emplacement dont les alentours sont peu à peu dégagés. Les vieilles constructions ont été démolies et font place tous les jours à de nouveaux bâtiments conve-

nablement appropriés à leurs destinations multiples. Chaque année, l'administration crée de nouvelles salles, de nouveaux laboratoires, augmente ses musées, et l'on peut dire que si l'école de médecine de l'hôpital St-Barthelemy ne réalise point la perfection dans l'unité architecturale, du moins rien n'y manque au point de vue de l'instruction théorique et pratique des élèves Il est même un fait qui m'a frappé ici, comme du reste dans la plupart des autres *hôpitaux-écoles*, c'est le développement généreusement accordé aux sciences dites *accessoires* de la médecine, à la chimie, à la physique, à l'histoire naturelle, ainsi qu'à l'anatomie humaine et comparée et à l'anatomie pathologique.

A St-Barthelemy fonctionne régulièrement un *Collège* ou *internat* pour les étudiants. L'admission dans cet internat est une récompense qui n'est le plus souvent accordée qu'aux élèves travailleurs; le règlement en est du reste très libéral. Le même hôpital renferme depuis 1877 une *Ecole pour les infirmières.*

Les salles de l'hôpital sont loin d'être suffisamment spacieuses et aérées; sous ce rapport, les divers hôpitaux de Londres que j'ai visités laissent à désirer, sauf à St-Thomas. Les prétendues salles d'isolement que l'on m'a montrées partout sont en connexion trop rapprochée avec les autres salles, en sorte que le résultat espéré est loin d'être atteint. Du reste, il faut bien convenir que l'isolement des maladies contagieuses ne sera réellement atteint que lorsqu'on aura créé des hôpitaux spéciaux pour chacune de ces maladies : c'est ce qui commence à se faire à Londres.

L'hôpital St-Barthélemy renferme 710 lits : il a reçu, pendant l'année 1879, 5,803 malades; ses médecins ont donné des consultations gratuites à 167,520 malades du dehors. Les étudiants assistent à ces consultations gratuites, et sont chargés le plus souvent de les faire eux-mêmes sous la surveillance et la direction du professeur ou de son assistant. Cette policlinique à l'hôpital est une source inépuisable pour l'instruction pratique des élèves; quant à la policlinique en ville, elle n'a guère lieu que pour les femmes en couches.

St-Thomas s Hospital.

Après avoir visité les deux vieux hôpitaux de Londres, le médecin

ne saurait manquer d'en voir un troisième, dont la réputation scientifique ne le cède en rien à celle des deux premiers : je veux parler de l'hôpital St-Thomas.

Celui-ci est aussi ancien, plus ancien même que les deux précédents, puisqu'il fait remonter la date de sa fondation à l'année 1215. Après avoir été situé pendant plus de six cents ans non loin du pont de Londres, sur la rive droite de la Tamise, tout près de Guy's Hospital, il a été démoli en 1862 pour faire place à une gare de chemin de fer, et transporté plus à l'ouest, entre les ponts de Westminster et de Lambeth, faisant face au palais du Parlement.

L'ancien hôpital, qui compte parmi ses illustrations Else, Cline, Astley Cooper, B. Travers, Marshall Hall, etc., renfermait 500 lits; le nouveau en contient 572. Il se compose de huit pavillons d'aspect monumental, qui s'alignent sur le bord de la Tamise sur une longueur de plus de 500 mètres, et sont reliés entre eux par des galeries à arcades. Le premier est consacré à l'administration, le dernier à l'école de médecine; les six pavillons du milieu forment l'hôpital proprement dit : l'un de ceux-ci, complètement isolé des précédents, est spécialement affecté aux maladies contagieuses.

Les salles sont généralement de 28 lits, placés entre deux fenêtres; elles sont très élevées, très spacieuses; la capacité cubique pour chaque lit est de 1,800 pieds (plus de 300 mètres cubes), et même de 2,500 pieds pour les salles affectées aux maladies infectieuses.

L'hôpital St-Thomas a été largement conçu, largement construit, et rien n'a été négligé pour assurer la bonne aération des salles et le bien-être des malades. Les Anglais en sont fiers à juste titre. C'est sans contredit le plus bel hôpital de Londres et l'un de ceux qui réalisent le mieux, à notre avis, les desiderata de l'hygiène hospitalière, telle qu'on la comprend aujourd'hui. Ce n'est pas à dire que sur le continent, et en France notamment, nous n'ayons aussi bien, sinon mieux.

Pendant l'année 1879, 4,081 malades ont été soignés dans les salles; 21,532 ont reçu des consultations gratuites, et 55,074 cas accidentels ont reçu des soins convenables. Pendant cette même

période, 2,136 accouchements étaient faits en ville par les soins des médecins et des élèves de l'hôpital.

Quant à l'École de médecine, à laquelle est annexée une *École pour les infirmières*, elle est convenablement agencée dans son pavillon spécial. Ici, comme du reste dans tous les hôpitaux-écoles, nous retrouvons plusieurs amphithéâtres, plusieurs laboratoires, une bibliothèque et enfin plusieurs musées. Le musée d'anatomie pathologique de St-Thomas, qui renferme plus de 3000 spécimens du plus grand intérêt, mérite entre tous une mention toute spéciale.

Autres hôpitaux-écoles.

Outre ces trois hôpitaux-écoles, que j'ai visités en détail et sur lesquels je viens de donner les quelques renseignements qui précèdent, Londres possède, ai-je dit, huit autres hôpitaux qui fonctionnent de la même façon, mais que le temps ne m'a pas permis de voir suffisamment. Ce sont : St-Georges (351 lits), Charing-Cross (180 l.), King's College (170 l.), London Hospital (800 l.), St-Mary (190 l.), Middlesex (300 l.), University College Hospital (200 l), et Westminster (200 l.) ; soit en tout près de 4,500 lits servant à l'instruction clinique des étudiants en médecine, non compris les innombrables malades qui chaque jour fréquentent les salles de consultation de ces hôpitaux.

Enfin les étudiants peuvent encore fréquenter, sous certaines conditions déterminées, la plupart des autres hôpitaux généraux ou spéciaux qui se trouvent disséminés dans les diverses parties de la capitale. Pendant toute la durée du Congrès, ces hôpitaux nous avaient largement ouvert leurs portes, et beaucoup ont reçu de nombreuses visites. Pour ma part, je n'ai pu que jeter un coup-d'œil sur le bel *Hospital for consumption and Diseases of the Chest*, et admirer l'installation hygiénique, réellement supérieure, qui y règne dans toutes les parties.

Hôpital et dispensaire français.

Mais il est une visite à laquelle je n'ai eu garde de manquer, et qu'ont faite du reste la plupart de nos compatriotes, sinon tous : je veux parler de l'*Hôpital et Dispensaire français* de Londres (10, Leicester Place).

Ce n'est pas pour admirer les proportions de l'édifice ni le luxe des aménagements intérieurs. Hélas! tout est ici bien modeste, quoique irréprochablement tenu. C'est la charité seule qui préside à cette œuvre, dont les bienfaits pour nos compatriotes sont relativement considérables. Ici chacun rivalise de zèle et de dévouement, et avec des ressources modestes, essentiellement aléatoires comme le sont les dons et les souscriptions volontaires, le Comité directeur est arrivé à faire presque des prodiges.

Grâces en soient rendues à ces bienfaiteurs de nos nationaux à Londres, en tête desquels je placerai le Dr Vintras, médecin en chef de l'hôpital depuis sa fondation, le bon génie de l'œuvre. Les autres médecins (W. Mac Cormac, Mac Kellar, de Méric, chirurgiens; Colomiati-Meredyth, accoucheur; Higgens, oculiste; Hockley, dentiste; Busby, médecin résidant, et Jozeau, pharmacien) n'en méritent pas moins notre reconnaissance pour les soins intelligents et gratuits qu'ils prodiguent sans cesse à nos malades.

L'hôpital français, fondé en 1867, agrandi en 1878, est logé dans deux maisons contiguës dont on a conservé la disposition première, de sorte que toutes les chambres forment autant de petites salles où sont réunies 2, 3, 4 ou 5 personnes au plus. C'est modeste, mais propre et confortable, et cela ne ressemble en rien à un hôpital.

Avec 48 lits seulement, on a soigné, pendant l'année 1880, 285 malades; pendant la même période, 7,136 malades externes ont reçu gratuitement des consultations et des médicaments. Le coût de chaque malade interne est revenu à 8 fr. par jour; celui de chaque malade externe à 60 cent. par consultation : la dépense totale a été de près de 70,000 fr., plus que couverts par les souscriptions de l'année.

La cuisine est entièrement française; le bordeaux forme la boisson ordinaire des malades, et le lourd pain anglais est remplacé par du pain français.

Quoique français de nom, l'hôpital est cosmopolite en réalité; il ouvre ses portes à tous ceux qui se présentent pourvu qu'ils parlent la langue française; c'est ainsi qu'en 1880, il a reçu des malades de vingt-deux pays différents. Aucune garantie n'est exigée par l'ad-

mission ; on ne demande pas même le nom des malades : pourvu qu'ils soient malheureux et qu'ils parlent français, ils sont sûrs d'être admis.

Dans cette œuvre de dévouement, le travail principal incombe aux Sœurs de Charité. « *Elles s'en acquittent*, dit la Notice pour 1881, *non seulement avec zèle et diligence, mais elles en font pour ainsi dire un devoir religieux sans aucune ambition pour les biens de ce mond.. On obtient ainsi un résultat efficace et économique, et toute la maison est tenue par elles avec un ordre et une propreté irréprochables.* » Que pensent de cette citation venue d'outre-Manche les laïcisateurs à outrance de nos hôpitaux ?

L'hôpital français de Londres est à peine né et déjà il rend d'immenses services. Puissent les nombreuses visites qu'il a reçues pendant le Congrès lui attirer d'universelles sympathies parmi nos compatriotes, et puissent ces dernières lui amener des ressources dont il a tant besoin pour se développer d'une façon continue !

La visite aux hôpitaux de Londres m'a tenu plus que de raison et m'a fait écarter du récit régulier de notre séjour à Londres pendant la semaine du Congrès. L'intérêt qui s'attache à cette question, surtout pour nous autres médecins, et l'avantage qu'il y a à grouper en un seul faisceau les divers renseignements qui précèdent et qui ont été recueillis un peu chaque jour, légitiment suffisamment cette transgression au plan que je m'étais primitivement tracé et que je vais suivre désormais pas à pas.

Les hôpitaux ferment leurs portes vers 4 heures du soir. De ce moment jusqu'à six heures, nous pouvions visiter les principaux monuments, palais, clubs et musées de la ville, pour lesquels nous avions tous des cartes spéciales d'admission.

Clubs. Le 4 août, en revenant de l'hôpital de Guy, j'entrai au *Reform Club*, l'un des principaux et des plus élégants de Londres. On sait toute l'importance et toute la place qu'occupent dans la vie anglaise les établissements de ce genre, où le *gentleman* retrouve, après une journée de travail ou de plaisirs, toutes les aises et toutes les commo-

dités du « *home* », au sein d'une élégance et d'un comfort à peine connus sur le continent. Le club de la Réforme, comme la plupart des autres clubs, est construit sur le modèle d'un palais italien de l'époque de la Renaissance : il est la copie du palais Farnèse de Rome élevé par Michel-Ange.

Je me rendais de là au *palais de Buckingham*, résidence de la reine Victoria à Londres. Ce palais, de construction récente (1825), est situé au milieu du parc St-James. Grâce à notre carte de membre du Congrès, chacun de nous pouvait visiter en détail les innombrables salles de ce palais : la salle du trône, la salle de bal, les galeries de peinture et de sculpture, toute la série des salons vert, jaune, bleu, rouge, etc., et terminer son exploration par les écuries et les remises, où sont les chevaux et les voitures de gala de la reine. Cette visite est du plus grand intérêt, et a dû rappeler aux Français le temps où l'on pouvait en faire une semblable dans nos Tuileries, avant qu'elles ne fussent devenues la proie des incendiaires de la Commune. Buckingham Palace.

A 6 h. 30, le lord-maire de Londres offrait un banquet à un certain nombre de membres du Congrès dans la fameuse salle égyptienne de Mansion-House. Mais je ne peux raconter ici ni les splendeurs de la table, ni la richesse et la variété des mets, ni l'aspect imposant des gens de service avec leurs hallebardes et leurs perruques à frimas, ni la cérémonie toujours originale et toujours saisissante de la coupe d'amour, *the loving cup*, ni l'enthousiasme des assistants, ni l'éloquence des toasts portés dans les différentes langues, car je ne faisais pas partie des invités du lord-maire. Je n'avais pas songé à me faire déléguer au Congrès par quelqu'un ou quelque chose, et les délégués seuls, à quelques très rares exceptions près, jouissaient de cet honneur. Banquet du lord-maire.

A propos de délégués, une observation trouve ici sa place. Tandis que des corps savants tels que l'Académie des Sciences, l'Académie de Médecine, la Société de Chirurgie de Paris, etc., n'avaient aucun délégué spécial au Congrès, et par conséquent aucun représentant attitré au dîner du lord-maire, la Société syndicale odontologique, Les délégués.

dont peu de monde soupçonnait l'existence, n'en comptait pas moins de six. Ils ont dû bien rire de leur tour, messieurs les dentistes syndiqués de Paris !

Vendredi 5 Aout.

Après le travail des sections, et pendant que l'infatigable professeur R. Owen réunissait au British Museum les fanatiques de la science et leur expliquait l'incomparable collection d'histoire naturelle que possède cet établissement, je me rendais avec plusieurs de mes collègues à St-Bartholomew's Hospital (voir p. 28), et de là nous gagnions la *Tour de Londres* qui n'en est pas très éloignée.

Tour de Londres.

La Tour de Londres, la vieille forteresse, l'ancienne prison d'État, qui fut construite par Guillaume le Conquérant et qui est encore considérée comme la citadelle, le palladium de la métropole, a aujourd'hui une destination moins sombre. Si elle renferme encore une caserne et si elle est de ce fait sous la dépendance de l'autorité militaire, elle est convertie presque toute en musée et forme un des buts les plus intéressants, au point de vue historique surtout, des touristes et des étrangers qui ne sauraient revenir de Londres sans avoir vu la Tour. Ce serait un crime impardonnable, et je n'ai eu garde de le commettre.

On sait que la Tour de Londres forme un pentagone irrégulier, dont la base s'appuie à la Tamise, et dont la superficie n'est pas moindre de 5 hectares. La double enceinte de hautes et épaisses murailles qui la limite est flanquée de tours nombreuses, dont l'histoire se relie avec les principaux faits de la monarchie anglaise. On montre successivement aux visiteurs la *Tour de la cloche*, la *Porte des Traîtres*, la *Tour sanglante*, la *Tour Wakefield*, et le guide ne manque pas de vous rappeler les faits historiques, sombres pour la plupart, dont chacune a été le théâtre, et auxquels elle doit son appellation.

Mais le visiteur a hâte de se rendre à la partie la plus intéressante du monument, qui en occupe le centre, et qui en est aussi la plus

élevée, la plus massive et la plus ancienne, je veux dire la *Tour blanche*. Toutefois, avant de l'atteindre, il sera certes impressionné par le costume spécial des gardiens de la Tour, costume essentiellement original et qui est exactement le même que celui des buffetiers de la cour de Henri VIII. Les Anglais gardent religieusement le souvenir du passé, et c'est dans ce pays de progrès par excellence que l'on retrouve le plus les vieilles coutumes et les vieux costumes.

La Tour blanche est transformée depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux combles en un *Musée d'armures* du plus grand intérêt pour l'histoire de cet art, dans les temps antiques, au Moyen-Age et dans les temps modernes, non seulement en Angleterre mais dans le monde entier. Dans cette course au milieu des siècles passés, l'œil s'arrête sur une figure équestre de la reine Elisabeth en grand costume de gala, d'Élisabeth la *grande* comme l'appellent les Anglais, qui n'hésitent pas encore à la nommer la *Reine vierge*, malgré les démentis de l'histoire.

En sortant de la Tour blanche, chacun va visiter les *Joyaux de la couronne*, dont la valeur n'est pas moindre de 75 millions de francs, et parmi lesquels on remarque en première ligne la *couronne de St-Edouard*, qui sert aux couronnements des rois et reines d'Angleterre depuis Charles II, la *couronne de la reine Victoria* et le fameux diamant le *Kohinoor*.

Après une visite à la Tour, après les faits sombres et dramatiques que chacune de ses parties vous rappelle et que le guide vous force à écouter, on éprouve le besoin de respirer le grand air et de se livrer à des idées plus gaies ; c'est le moment opportun de visiter les jardins et les parcs de Londres et parmi eux les plus grands et les plus fréquentés, le Hyde Parck et les Jardins de Kensington qui ne forment en réalité qu'une seule et même promenade.

J'avais bien reçu pour cette heure une invitation à une matinée qui avait lieu à l'École de médecine pour les femmes (*The London School of medicine for Women*) ; mais comme le principal attrait de cette réunion faisait défaut, les élèves étant en vacances, il était

préférable de donner suite à la première idée, ce que j'ai fait sans aucun remords.

En moins d'une demi-heure, le chemin de fer métropolitain me dépose à Kensington, sur l'emplacement de la première de toutes les Expositions internationales (1851). Cet immense emplacement est presque complètement rempli aujourd'hui par le *Musée de South-Kensington* et ses dépendances, le *Musée d'histoire naturelle*, le *Musée des Indes* et les *Jardins de la Société d'Horticulture*, dont la visite détaillée demanderait à elle seule plusieurs jours consécutifs.

Albert-Hall. Au nord de tous ces musées, la plupart encore en construction, et à la limite des jardins de Kensington, se trouve le *Royal Albert Hall*, immense rotonde dans le style de la Renaissance italienne, pouvant contenir aisément plus de 8,000 personnes, et destinée à de grands concerts, à des expositions, des réunions scientifiques, etc.

C'est à l'Albert Hall que nos confrères anglais devaient nous offrir une seconde soirée, comparable à celle de l'avant-veille du Musée de South-Kensington mais bien plus nombreuse et plus variée, en rapport avec les proportions colossales de la salle, quand au dernier moment le Lord-Maire et la Corporation de la Cité de Londres ont voulu nous avoir à Guildhall; nous n'avons certainement pas perdu au change.

Albert-Memorial En face de l'Albert Hall, se trouve un magnifique monument, le *Albert Memorial*, élevé à la mémoire d'Albert, le prince consort, le mari tant regretté de la reine Victoria. La richesse de ce monument, qui n'a pas coûté moins de trois millions de francs, laisse loin derrière elle les splendeurs du tombeau de Mausole; et, si la postérité, après plus de 2,000 ans, parle encore du prince de Carie et des regrets de l'inconsolable Artémise, que dira-t-elle du prince Albert et de la reine Victoria!

Les parcs. Mais j'ai hâte de pénétrer dans les Parcs, d'autant plus qu'il est

cinq heures et demi, l'heure la plus favorable pour jouir de la vue de la haute société anglaise, étalant son luxe et sa *fashion* devant la foule des curieux. Grand luxe partout, luxe d'équipages, luxe de toilettes, covaliers et amazones faisant assaut de vitesse, et nombreux populaire occupant les pelonses et les allées, tel est l'aspect de *Kensington gardens* et de *Hyde Park* à cette heure de la journée.

C'est le bois de Boulogne avec tous ses enchantements ; le tour du lac, qui s'appelle ici la *Serpentine*, y est aussi fréquenté et aussi fashionnable, quoique avec moins de pittoresque ; mais en compensation les arbres sont plus grands, mieux alignés, les pelouses sont plus vertes et plus étendues ; les fleurs surtout sont plus belles, plus nombreuses et disposées en corbeilles magnifiques.

Cette verdure des pelouses, cette profusion de corbeilles de fleurs forment en quelque sorte la caractéristique des parcs et des squares de Londres, et les Anglais en sont fiers à juste titre, car ils peuvent défier toute concurrence avec le continent.

C'est ici que Londres apparaît décidément une grande ville, et, si Paris l'emporte sous bien des rapports, il est certes inférieur à la métropole anglaise quand on voit Hyde Park et ses environs.

Soirée à Guildhall.

A huit heures et demie, tous les membres du Congrès étaient invités à se rendre à une « conversazione at the Guildhall » par le Lord-Maire et la Corporation de la Cité de Londres. Au dire des Londoniens, c'était la « great-attraction » des réjouissances qui nous étaient offertes — les soirées à Guildhall sont rares et il est assez difficile d'y être admis.

Chacun de nous avait reçu comme carte d'invitation une magnifique chromolithographie, portant en exergue un faisceau de drapeaux des différentes nations avec la devise de la corporation de Londres : « *Domine, dirige nos* », et entourée d'un encadrement polychrome représentant les armoiries de la reine Victoria et du prince de Galles, celles des diverses nations représentées au Congrès avec le nom de leurs principales illustrations médicales, et enfin celles des grands corps médicaux de Londres, le Collège des Médecins, le Collège des Chirurgiens et la Société des Pharmaciens.

Cette carte d'invitation, véritable objet d'art, sera conservé précieusement par chacun des invités comme souvenir du Congrès de Londres et de l'une de ses plus brillantes soirées.

Guildhall, comme on le sait, n'est autre que l'hôtel-de-ville de Londres ; son nom signifie l'hôtel des *Guildes*, ou corporations de la Cité, qui ont tenu une si grande place dans l'histoire de l'Angleterre. Aujourd'hui, Guildhall sert de lieu de réunion pour les élections. Il est célèbre dans les fastes de l'Angleterre contemporaine par les fêtes qui s'y donnent, et notamment par le dîner d'installation des Lords-Maires, qui a lieu tous les ans le 9 novembre, et où les cérémonies et les coutumes du moyen-âge sont religieusement conservées.

Le monument par lui-même fait une assez pauvre figure vu du dehors, et sa façade est bien loin de valoir celle de notre ancien hôtel-de-ville de Paris ; intérieurement Guildhall possède des richesses, historiques surtout, d'une valeur inappréciable.

La réception commençait à huit heures et demie ; bien avant cette heure, King's street et les rues avoisinantes étaient remplies d'une file interminable de voitures et de cabs, car chacun voulait arriver des premiers.

En entrant, chaque invité recevait une magnifique plaquette contenant le plan de l'édifice, ainsi que le détail des merveilles qui y étaient exposées. La plupart appartiennent à Guildhall même ; mais un grand nombre avaient été prêtées pour la circonstance par les diverses Corporations de la Cité, les armuriers et les chaudronniers, les chirurgiens-barbiers, les bouchers, les charpentiers, les tailleurs, les cuisiniers, les quincailliers, les orfèvres, les selliers, les tanneurs, les papetiers, etc., et par divers particuliers. Cette exposition des objets d'un autre âge était réellement splendide.

La salle de réception se trouve en entrant. Là le Lord-Maire, le R. H. William Mac Arthur, en grand costume d'apparat, et Lady Mayoress en superbe toilette de satin blanc, ayant de chaque côté les deux Shériffs, en costume moyen-âge, et devant eux les massiers avec leurs grandes hallebardes et leurs perruques poudrées, rece-

vaient tous les invités dont les noms étaient criés par un huissier de service, également en costume du XVe siècle.

Les plus grands noms de la science contemporaine ont retenti d'une façon incessante de huit heures et demie à onze heures, mêlés aux grands noms de l'aristocratie et de la bourgeoisie anglaise, car tous avaient voulu être invités. Plus de 10,000 personnes, parmi lesquelles beaucoup de dames en toilettes magnifiques, ont successivement défilé devant le lord-maire et reçu une cordiale poignée de main du premier magistrat de la Cité. Ce défilé, simple et grandiose à la fois, n'était pas un des épisodes les moins curieux de cette soirée.

Tous les invités se répandaient ensuite dans les diverses parties du monument brillamment eclairées par la lumière électrique. Comme à South-Kensington, les lampes Siemens, décidément bien supérieures pour l'éclat et la régularité de l'éclairage aux lampes Jablockoff, répandaient partout des flots de lumière et faisaient resplendir les diverses et nombreuses salles. L'animation et aussi l'encombrement étaient extrêmes.

Je ne saurais décrire l'intérieur de Guildhall : ni la grande salle avec les monuments de marbre qui l'ornent tout autour, ni la bibliothèque avec ses riches manuscrits et ses livres précieux, ni la salle de lecture où étaient exposées les merveilles de l'orfévrerie des temps passés, ni le Musée qui renferme de si curieux spécimens de l'art aux diverses époques de la civilisation.

Rien n'était négligé pour l'enchantement général. La musique de l'artillerie royale jouait dans la bibliothèque; celle des Gardes dans la grande salle ; les élèves de l'École de musique de Guildhall jouaient et chantaient alternativement dans la chambre du Conseil.

Les rafraîchissements non plus n'avaient pas été oubliés par les organisateurs, et, est-il besoin de le dire, n'ont pas été oubliés par les invités. Le buffet notamment siègeait dans la crypte de l'édifice, et n'a pas désempli depuis le moment de son ouverture. Ce qu'il s'est consommé en glaces, en vins, en viandes, etc., est inénarrable ; j'en donnerai une idée en disant que pendant ces trois heures, il s'est

bu et mangé pour 55,000 francs ! Mais cette somme est insignifiante pour la riche Corporation de la Cité, qui a trouvé sans doute que c'était payer bien peu cher l'honneur de recevoir les médecins du monde entier. Rendons-lui en nos plus sincères actions de grâces !

Samedi 6 Aout.

Le samedi était un jour de fête et de réjouissance, et chacun de nous n'avait que l'embarras du choix pour l'emploi de sa journée. De bonne heure, les sections étaient désertées et l'on courait aux plaisirs.

Les hygiénistes se rendaient en foule à Croydon pour admirer les champs d'irrigation, fertilisés par les égouts de la grande vllle.

Les aliénistes faisaient une visite au magnifique asile d'aliénés d'Hansvell.

Les artistes allaient visiter le château, les galeries et les jardins d'Hampton-Court, où ils étaient gracieusement reçus par M. le Dr et Mme Langdon-Down.

Les physiologistes partaient en excursion pour Folkestone, où ils allaient assister à l'inauguration de la statue du grand Harvey, et à un superbe lunch qui leur était offert par la municipalité de l'endroit.

Le plus grand nombre peut-être, s'était réservé pour les parties de jardin « *garden party* », qui nous étaient offertes de divers côtés.

Sir J. D. Hooker donnait une réception dans les magnifiques Kew Gardens.

M. le Dr et Mme Saunders nous offraient une fête champêtre à Fairlawn, Wimbledon.

M. le Dr et Mme Spencer Wells nous en offraient autant dans leur beau cottage de Golder's Hill, à Hampstead.

Je ne sais quel a été le succès des autres fêtes ou excursions ; tout ce que je puis dire c'est que celle de M. Spencer Wells, à laquelle j'étais depuis longtemps invité, a eu un grand succès, puisque nous n'étions pas moins de 1,000 congressistes qui ayions profité de l'aimable hospitalité du célèbre chirurgien.

Ces fêtes champêtres ne commencent qu'à quatre heures, et beaucoup d'entre nous ont profité des premières heures de l'après-midi pour aller faire une visite au *Palais du Parlement*, qui n'est visible que ce jour là.

Peu après nous montions en cab et nous nous rendions en files serrées à Hampstead.

Hampstead est un village au nord-ouest de Londres, à cinq milles environ de Charing-Cross, bâti sur une colline qui s'élève en pente douce à partir de Regent's Parck, et d'où l'on domine toute l'immense métropole. Au sommet de la colline est un large plateau, *Hampstead Heath*, qui est depuis longtemps connu comme l'un des endroits les plus dégagés et les plus beaux des environs de Londres. C'est non loin de là que s'élève Golder's Hill, le charmant cottage de M. Spencer Wells. Hampstead.

La beauté du paysage, la salubrité de l'air de Golder's Hill ont été chantés en vers, il y a plus de cent ans, par un médecin-poète, Akenside. Particularité curieuse que signale la brochure distribuée à leurs invités par Madame et Mesdemoiselles Wells, Akenside était docteur de Leyde, la même Université qui vient de conférer le titre de docteur honoraire au propriétaire actuel de cette belle maison de campagne.

Les « *garden parties* » sont fort à la mode chez nos voisins d'outre-Manche. Ce mot peut être traduit étymologiquement par partie de jardin, ou bien encore par fête champêtre. Elles représentent une récréation hygiénique éminemment nécessaire pour les habitants de Londres qui ont une vie si agitée, un délassement au grand air et sans aucune cérémonie qui détend les nerfs, repose le cerveau, et fait le plus grand bien aux jeunes *misses*, condamnées le reste du temps à s'étioler derrière leurs fenêtres à guillotine. Garden party.

La raideur britannique s'assouplit dans ce milieu, et l'on nous dit qu'il n'est pas rare de voir de graves membres du parlement se livrer au plaisir du populaire *crocket*, ou mieux encore de son rival heureux et triomphant, le *lawn tennis*.

Mais la majeure partie du temps se passe en conversations animées, et en longues promenades à travers les vertes pelouses et les bosquets d'arbres touffus, alternées avec des stations prolongées au buffet, où des glaces, le champagne frappé, le thé, les gâteaux et les viandes froides sont toujours généreusement servis.

Toutes les parties de ce programme, augmentées encore de la *musique des Gardes* qui n'a cessé de jouer au milieu du parc, ont été exactement remplies à Golder's Hill, et chacun s'est retiré emportant le plus agréable souvenir de cette charmante après-midi et de l'affabilité inépuisable de M^r^ et de Mme Spencer Wells.

Mais les agréments de la journée du samedi n'étaient pas terminés là.

Dîner des hôpitaux-unis.

A peine revenus de leurs excursions à la campagne, beaucoup d'entre nous étaient conviés à un magnifique banquet offert par le Conseil des hôpitaux unis (Guy's et St-Thomas) à l'hôtel renommé de « *Star and Garter* » l'Étoile et la Jarretière. M. Bryant, le chirurgien bien connu de Guy's Hospital, présidait ce banquet où l'on a bu et chaleureusement toasté au magnifique succès du Congrès de Londres et à l'inépuisable hospitalité de nos hôtes.

Beaucoup de banquets privés avaient lieu en même temps et présentaient les mêmes péripéties.

Soirée au Ministère des affaires étrangères.

Enfin, à dix heures du soir, la comtesse de Granville et lord Granville, le ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne nous ouvraient leurs somptueux salons de Carlton-Terrace, que nous remplissions bientôt en flots pressés. Quoique à peine convalescent et ne pouvant encore marcher, le noble lord avait voulu recevoir personnellement ses invités.

C'est à cette soirée qu'il a été donné aux Français, membres du Congrès, d'apercevoir la silhouette de leur ambassadeur, qui n'a fait du reste qu'une fugitive apparition, alors que ses collègues des autres nations se prodiguaient à qui mieux mieux. Et pourtant il y avait beaucoup de dames, de belles dames, chez lady Granville ! Est-ce

que M. Challemel-Lacour aurait modifié les bases de sa diplomatie d'antan !

Dimanche 7 Août.

Le dimanche est un jour pénible à passer à Londres pour quiconque ne peut pas se retirer dans sa maison de ville ou de campagne et ne veut pas s'ennuyer convenablement dans la lecture de la Bible ou du *Times*. On sait que Londres, la ville de l'agitation et du mouvement, est comme endormie ce jour là. Les magasins sont fermés, les services publics chôment, chacun vit enfermé. C'est le *cant* qui l'ordonne. Un étranger risque de mourir d'ennui et même de faim, car les restaurants et les cafés n'ouvrent guère leurs portes avant deux heures de l'après-midi. Un grand nombre même restent fermés jusqu'au coucher du soleil.

Ce n'était pas la moindre préoccupation des membres du Comité d'organisation du Congrès, que de procurer à leurs invités le moyen de passer convenablement ce dimanche, qu'ils consentaient bien à observer pour leur part, mais qu'il leur paraissait dur de nous imposer dans toute son insupportable rigueur.

Des démarches avaient été faites auprès de l'administration pour que les musées nationaux, et notamment la Galerie Nationale de peinture et le *British Museum*, restassent ouverts ce jour là ; mais ces démarches n'ont pas abouti. Ce sont alors les particuliers qui ont pris l'affaire en main, et qui nous ont offert suffisamment de distractions pour nous faire trouver le dimanche à Londres aussi agréable que les autres jours.

Heureusement que les rigoristes, s'ils ont obtenu que le nombre des trains fût diminué, ne sont pas encore arrivés à la suppression complète du service dominical des chemins de fer, en sorte que beaucoup d'excursions ont pu être faites.

Asile d'aliénés de Bethléem.

Les aliénistes, qui ont été décidément infatigables dans leurs explorations, partaient en grand nombre pour Witley (Surrey), afin d'inspecter le superbe asile de convalescents que possède là l'*hôpital de*

Bethléem, le grand asile d'aliénés de Londres. S'il faut en croire les statistiques, à Bethléem on obtiendrait 50 % de guérisons : ces résultats surprenants seraient dus au mode de traitement, ou plutôt aux conditions d'hygiène et de distractions qui sont offertes sans cesse aux pauvres « *lunatics* » et parmi lesquelles la lecture, la musique, les concerts, le théâtre et la danse sont placés au premier rang.

Margate.

Une autre excursion se dirigeait vers la station maritime de Margate, à l'effet de visiter les nouvelles constructions de l'*Infirmerie royale des bains de mer*. Elles consistent en une aile comprenant une belle chapelle, une grande piscine pour les bains de mer froids et chauds, quatre salles de malades et deux chauffoirs ; le tout construit en briques réfractaires, et recouvert d'un pavage de porcelaine, afin d'empêcher l'imprégnation des murs par les impuretés de l'eau. Beaucoup d'autres aménagements ingénieux ont été organisés afin de faire de cette installation un modèle, que feraient bien d'imiter les administrations hospitalières du continent.

J'ai rencontré plusieurs de mes collègues qui revenaient de Margatte, véritablement émerveillés de tout ce qu'ils avaient vu. Cette excursion était conduite par le président du collège des chirurgiens, M. Erasme Wilson qui, après la visite des bâtiments, a servi à ses invités un superbe luncheon.

Boxhill.

Une troisième excursion était également offerte aux membres du Congrès par sir Trevor Lawrence à *Boxhill*, dans sa splendide propriété du Burford Lodge. Malgré la distance, plus de 400 membres du Congrès et un nombre non moins considérable de dames avaient tenu à répondre à l'aimable invitation de sir Trévor, qui aime à se rappeler que son nom est intimement lié avec la profession médicale, dont son père a été un des plus célèbres représentants dans la Grande-Bretagne.

L'amicale affabilité de sir Trévor et de Lady Lawrence, leur généreuse hospitalité, enfin la beauté des sites de Budford Lodge et des environs ne seront pas si vite oubliés par les membres du Congrès qui ont passé cette charmante après-midi à Boxhill.

J'ai préféré, pour ma part, rester à Londres même, où, malgré le dimanche, je pouvais voir de près un certain nombre de cérémonies intéressantes, quelques monuments, et visiter enfin les jardins botanique et zoologique, qui nous étaient ouverts jusqu'au coucher du soleil. C'était largement suffisant pour bien remplir une journée.

Westminster-Abbey.

Après une station obligatoire à la cathédrale ogivale de St-Georges la plus grande église catholique de Londres, je me rendais à l'*abbaye de Westminster*, où un service choral avait lieu à 10 heures, pour lequel des stalles dans le chœur étaient réservées aux membres du Congrès.

Ce n'est pas ici le lieu de refaire l'histoire et la description de l'abbaye de Westminster, dont l'église gothique, désignée officiellement sous le titre « de collégiale de St-Pierre » est un des monuments les plus beaux et les plus intéressants de la capitale. Ses tombes des familles royales et ses longues rangées de monuments d'hommes célèbres la font regarder avec raison par les Anglais comme un sanctuaire national, le panthéon de toutes leurs illustrations. Un tombeau à Westminster est le plus grand honneur que le pays accorde au mérite de ses enfants, et l'on sait en France, depuis la mort du jeune prince Louis Napoléon, combien les Anglais se montrent jaloux de cet honneur, qu'ils ne veulent que pour leurs compatriotes.

Le service choral de Westminster jouit d'une grande faveur chez nos voisins à cause de l'excellence de la maitrîse et de l'éclat donné aux cérémonies. Ce jour là, il faut croire que tout a été exécuté dans les règles les plus scrupuleuses de la liturgie. Les cérémonies ne manquent pas de grandeur ; les chants des psaumes de David sont harmonieux à entendre ; l'officiant surtout prononce ses récitatifs avec une componction rare ; mais, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, les cérémonies protestantes n'ont jamais cette grandeur, cette majesté qui transporte l'imagination et élève l'âme dans les cérémonies catholiques.

Après les « *morning prayers* » nous eûmes un long sermon à l'adresse spéciale du Congrès, lu par le prédicateur avec une conviction et une emphase rares. C'était le célèbre doyen Stanley, le plus

brillant prédicateur de l'Angleterre, nous a-t-on dit, qui devait prononcer ce sermon ; mais la mort était venue le surprendre quelques semaines avant, et il a été remplacé par son intérimaire, le Rév. Canon Barry, qui aspire à lui succéder comme doyen de Westminster, la place la plus élevée du clergé d'Angleterre.

Cathédrale de Saint-Paul.

Quelques heures après, je me rendais à la *Cathédrale de St-Paul*, pour assister au service divin, ainsi qu'à un autre sermon du Rév. Canon Liddon, où les membres du Congrès avaient encore des places réservées.

En nous offrant à quelques heures d'intervalle l'occasion d'entendre les deux premiers prédicateurs de leur pays, les Anglais ont-ils voulu nous faire établir une comparaison entre ces deux candidats au décanat de Westminster, et en retirer les éléments d'un choix futur : je ne sais, mais cette thèse a été soutenue par quelques journaux de Londres, qui penchaient manifestement pour l'orateur de Saint-Paul.

La cathédrale de St-Paul, qui est assez semblable à St-Pierre de Rome, mais plus petite, est située au centre de la Cité et de la ville qu'elle domine de toute la hauteur de son dôme magnifique. L'église actuelle est de date récente ; commencée en 1675, elle fut terminée en 1710.

Dans ces dernières années on en a dégagé les alentours, quoique d'une façon insuffisante pour les proportions de l'édifice. Son architecture est assez composite ; la corinthienne y domine. La coupole et le dôme ont des proportions véritablement grandioses.

Comme toutes les églises protestantes, l'intérieur est à peu près sans ornement : cette nudité est d'autant plus sensible ici que les proportions de l'édifice sont véritablement immenses ; malgré cela, quand on pénètre dans la cathédrale, on est frappé de la majesté de l'ensemble, de la hauteur des voûtes, de la longue suite des arcades de pierre, et surtout de l'élévation de la coupole qui n'est pas moindre de 120 mètres.

Comme Westminster, St-Paul renferme un certain nombre de monuments consacrés à la mémoire d'Anglais illustres, principalement

dans la marine ou l'armée. La visite de la crypte et l'ascension du dôme ne manquent pas d'intérêt.

Ces deux cérémonies religieuses, dans les deux plus grands monuments du culte à Londres, ont occupé la majeure partie de la journée du dimanche. Dans leur intervalle et après elles, le restant du temps a été consacré à quelques visites également fort instructives.

C'est ainsi qu'en entrant à *Apsley-House*, que son propriétaire, le duc de Wellington, nous avait gracieusement ouvert ce jour-là, je trouvais un grand nombre de mes collègues, occupés à en visiter les collections historiques et surtout la magnifique galerie de peinture. Le splendide tableau du Corrège « *Jésus au jardin des Oliviers* » était vivement admiré. Apsley-House.

Quelques heures plus tard, nous nous retrouvions encore aux *Jardins de la Société d'horticulture*, et principalement au *Jardin zoologique* (Regent's Parck). On sait que ce dernier, dû en entier à l'initiative privée et pour lequel le Gouvernement n'intervient aucunement, est le plus beau et le plus riche du monde entier. Jardin zoologique.

Ce n'est point deux heures qu'il faudrait pour en visiter tous les détails, voir et connaître les innombrables variétés d'animaux de toutes espèces et de tous pays que l'on y trouve rassemblés, mais bien plusieurs journées entières, d'autant plus que chaque jour le jardin fait de nouvelles acquisitions, reçoit de nouveaux dons et se développe sans cesse.

Le coucher du soleil arrive trop tôt pour interrompre cette intéressante et instructive promenade, et nous ramène en ville, où nous attendait une dernière invitation pour dignement clôturer cette journée de dimanche : je veux parler de la charmante soirée que M. et Mme Alfred de Rothschild nous ont donnée dans leur somptueuse résidence de *Seymour Place*, et dans laquelle les nombreux invités ont été reçus avec la plus franche et la plus aimable cordialité.

Lundi 8 Aout.

Les excursions intéressantes et les parties de plaisir, à peine interrompues par le dimanche, ont repris de plus belle dans la journée de lundi.

Un certain nombre de congressistes, sous la conduite du Dr John Merriman, allaient visiter le palais de Kensington et ses alentours. Une assez longue station a été faite à la maison de Hunter (Earl's Court); quelques ossements humains, récemment trouvés dans les environs de la dernière résidence du célèbre anatomiste, ont excité vivement l'attention des visiteurs.

La baronne Burdett-Coutts donnait une « partie de jardin » dans sa splendide résidence de Hally Lodge (Higgate), réputée comme l'une des plus belles des environs de Londres. Malgré la pluie qui a duré presque toute l'après-midi, de nombreux invités avaient répondu à l'aimable invitation de la baronne, qui a dû être enchantée du succès de sa fête champêtre, quoique celle-ci se soit passée presque en entier dans les salons et au buffet.

Le soir, le président et les membres de la Société des Apothicaires offraient un grand banquet dans leur « *Hall* » de Blackfriars.

Mais les deux excursions les plus intéressantes avaient lieu sur la Tamise.

La première avait pour but la visite des ateliers de MM. *Siemens et Compagnie*, les célèbres constructeurs de télégraphes et d'appareils électriques. Les invités étaient conduits par bateau à vapeur jusqu'à Woolwich, où ils visitaient en détail la fabrique de câbles sous-marins, le superbe vaisseau le *Faraday* chargé de la pose d'un nouveau câble transatlantique, puis les ateliers immenses où l'on construit les appareils les plus perfectionnés d'éclairage électrique.

La seconde se dirigeait vers les *Docks*. Celle-ci, dont je faisais partie avec M. le professeur Béchamp, a été d'un intérêt tel que je crois devoir m'y arrêter quelque peu. Du reste, les docks forment une des parties les plus curieuses, sinon la plus curieuse de Londres, et les quelques renseignements particuliers que j'ai pu noter au passage méritent d'être consignés. Visite aux docks de Londres.

On sait que les docks constituent, pour les Anglais, des bassins artificiels fermés par une porte d'écluse qui s'ouvre à marée haute pour laisser entrer les navires avec le flot, et se ferme à marée basse pour maintenir l'eau dans le bassin à la hauteur voulue. Ces bassins, limités par des quais en maçonnerie, sont entourés de hangars (*sheds*), et d'immenses magasins en brique à plusieurs étages (*warehouses*) destinés à entreposer toutes les marchandises possibles.

Les navires abordent aux quais, et sont immédiatement chargés et déchargés par des grues (*crane*) puissantes, mues presque toutes par la force hydraulique. L'une de ces grues, que nous avons visitée et vu fonctionner, est flottante sur l'eau ; elle peut soulever un poids de 30 tonnes à une hauteur de 60 pieds, en lui faisant exécuter un cercle complet de 47 pieds de rayon. Ce colossal engin est manié par un seul homme.

Les docks de Londres sont les plus grands du monde ; ils appartiennent à des compagnies privées absolument maîtresses d'elles-mêmes, et fonctionnant à leur guise, sans aucune ingérence de l'État. La plus puissante de ces Compagnies est la *London and St-Catherine Docks Company* qui nous avait invités, et dont le Président, Sir George Chambers, et le Directeur général, Colonel Martindale, nous conduisaient eux-mêmes dans cette expédition à travers leur vaste domaine.

La visite commençait à onze heures précises, par les *docks Sainte-Catherine* et les *London docks* qui y sont attenants. Après un rapide coup d'œil sur les bassins, sur les navires à quai et sur les divers agents mécaniques de chargement et de déchargement, Sir George Chambers nous conduisait à travers les divers étages des immenses entrepôts qui les bordent de tous côtés.

C'est ainsi que nous parcourons successivement les entrepôts des

laines, des épices, des quinquinas, de l'ivoire, de l'indigo, du café, du thé, du tabac manufacturé et des cigares, du sucre, etc., en un mot de tous les produits de l'un et de l'autre hémisphère. Tel magasin est bondé sur une hauteur de 5 ou 6 étages de sacs de café et de cacao; tel autre ne renferme que de la cannelle ; un troisième est rempli de montagnes de poivre ou de gingembre ; un cinquième est plein de noix muscades, etc., etc.

Cette visite est certainement une des plus curieuses et des plus instructives que l'on puisse faire ; on comprend après elle comment Londres est réellement le grand, l'incomparable marché de l'univers entier.

Une visite, également pleine d'intérêt, est celle des caves annexées aux *London docks*, dans lesquelles on ne pénètre que muni de lampes spéciales. Elles contiennent plus de 60000 barriques de vins de toute espèce et de toutes provenances, autant de barils de *brandy* et autres spiritueux, et près de 6000 tonnes d'huiles.

Après nous avoir fait parcourir ainsi toutes les dépendances des docks de Ste-Catherine et de Londres, et nous avoir donné au passage une foule d'explications du plus haut intérêt, sir George Chambers nous réunissait à bord d'un bateau à vapeur de plaisance, pavoisé de drapeaux de diverses nations, pour nous faire descendre la Tamise et aller visiter les nouveaux docks *Royal Victoria* et *Royal Albert* qui appartiennent encore à la même compagnie, et sont situés en aval des premiers à une distance de sept kilomètres.

Dans le salon du bateau, était préparé un *luncheon* splendide, auquel nous prenions place immédiatement et auquel nous faisions le plus grand honneur. La traversée nous parut bien courte, et on en était arrivé à peine aux toasts et au café que déjà nous pénétrions dans l'écluse des docks *Victoria* que nous parcourions dans tous les sens, pour atteindre ensuite le dock *Royal Albert*, qui n'en est que la continuation.

Ces deux docks s'étendent sur une longueur de quatre kilomètres et demi, et représentent une surface de bassin de plus de soixante hectares : ce sont les plus grands du monde. Ils ont dans toute leur étendue une profondeur uniforme de neuf mètres. Ils sont dispo-

sés pour recevoir les navires à vapeur du plus fort tonnage (jusqu'à 7000 tonnes) et même les cuirassés de la flotte.

Inutile de dire que sur toute la longueur des quais s'étendent d'immenses entrepôts et hangars, capables de recevoir toutes espèces de marchandises, et que les agents mécaniques les plus puissants y sont prodigués à profusion. Ces docks sont reliés directement avec tous les chemins de fer de la Grande-Bretagne, dont les wagons viennent charger et décharger dans leur enceinte.

Tandis que dans les docks London et Ste-Catherine, nous avions, vu dominer les navires à voile et les steamers de moyenne dimension, aux docks Victoria et Albert la place est tout entière à la vapeur et à la grande navigation maritime; nous avons visité plusieurs de ces léviathans des mers et entr'autres la *France*, de la *National Line*, en partance pour New-York avec un chargement de 5000 tonnes, cent mille quintaux!

Du reste, la construction de ces docks est une véritable œuvre de géant, quoiqu'accomplie en quelques années. Rien que pour confectionner le béton qui a servi à la construction des murs de quai, on a employé plus de 80,000 tonnes de ciment de Portland et 20,000,000 de briques; on a dragué près de six millions de mètres cubes de sables, de terres, de pierres et d'argile !!!

Après cette visite détaillée et du plus haut intérêt, nous remontions sur notre bateau à vapeur, nous reparcourions les docks dans toute leur longueur pour en ressortir par la même porte d'entrée, et nous revenions dans la Tamise que nous remontions jusqu'à Charing-Cross, voyant successivement sur notre passage : du côté de la rive droite du fleuve, Woolwich avec son arsenal renommé et son école militaire, Greenwich et son hospice, son parc et son observatoire; du côté de la rive gauche les nombreux établissements industriels qui sont disséminés dans tous les alentours de Londres, et par intervalles des forêts de mâts qui, à droite et à gauche, nous annonçaient l'existence de nouveaux docks, de véritables ports situés dans l'intérieur des terres, et dont la Tamise ne forme, en quelque sorte, que l'avant-port.

Tous ceux qui ont pris part à cette longue et intéressante excur-

sion en conserveront longtemps le souvenir. Ils se rappelleront surtout la généreuse hospitalité de la Compagnie des docks de Londres et de Ste-Catherine, et n'oublieront jamais la cordialité et la complaisance inépuisables de son honorable *chairman*, sir George Chambers, et de son *general manager*, colonel Martindale.

Soirée au Collège des chirurgiens. — Musée de Hunter.

A 9 heures et demie du soir, tous les membres du Congrès se rendaient à une « *Conversazione* » qui leur était offerte par le Royal Collège des Chirurgiens dans son palais de Lincoln's-Inn-Fields. Les dames n'étaient pas admises.

Le *Royal College of Surgeons*, quoique institué par Henri VIII, n'a une existence indépendante que depuis l'an 1800.

J'ai déjà dit qu'il forme une corporation savante, ce qu'en France nous appellerions une *Académie de Chirurgie*, qui tient quelques séances publiques où les membres font des *Lectures* sur les questions les plus importantes de la chirurgie, mais dont le principal rôle est de faire passer des examens et de délivrer des certificats (*Member*, *Licentiate*, *Fellow*) qui donnent droit à la pratique de la chirurgie dans le royaume.

Le président et les vice-présidents attendaient les invités dans le grand vestibule d'honneur et leur souhaitaient la bienvenue, puis chacun se dispersait dans les diverses salles du vaste édifice qui était brillamment éclairé à la lumière électrique.

Après avoir parcouru les différentes pièces ornées de nombreux portraits et bustes des grands chirurgiens anglais, et notamment la belle et vaste *bibliothèque* qui renferme plus de 30,000 volumes, chacun se rendait dans les salles du *Musée de Hunter*, qui forme la principale, je dirai même l'incomparable curiosité du Collège.

Le Musée de Hunter se compose de trois vastes salles de 12 mètres de hauteur, divisées par des galeries en trois étages superposés ; toutes ces galeries communiquent ensemble ; le jour, le musée est éclairé par une rangée d'ouvertures menagées au plafond. Les trois pièces sont occupées, d'une extrémité à l'autre, par de grandes vitrines renfermant une collection complète qui embrasse tous les sujets

connus d'histoire naturelle, d'anatomie et de pathologie comparées de l'homme et des animaux.

On ne peut se figurer combien le coup d'œil du musée était splendide ce soir-là ; toutes les galeries étaient incessamment parcourues par les invités qui se trouvaient ainsi échelonnés du haut en bas des salles. La soirée, à laquelle ne manquaient pas, bien entendu, les rafraîchissements, se passait à la fois à tous les étages et offrait un effet pittoresque difficile à décrire et une originalité toute particulière.

Les visiteurs avaient été préparés à cette soirée par l'*Inaugural address* du président de la section d'anatomie, le professeur Flower, qui avait pris pour thème de son discours : *Le musée du Collège royal des chirurgiens de Londres.* Il nous avait appris comment la magnifique collection rassemblée par John et son frère William Hunter (1763-1793) et pour laquelle ils avaient dépensé plus de 70,000 livres sterling, fut achetée par le Gouvernement au prix de 15,000 livres seulement et donnée au Collège des chirurgiens, en sorte que l'histoire du Musée de Hunter et celle du Collège des chirurgiens sont intimement unies ensemble : le développement simultané de l'un et de l'autre a été sans cesse progressif.

La collection de Hunter s'est accrue successivement : un classement méthodique a été opéré, et aujourd'hui ce musée forme certainement le mieux ordonné et le plus complet qui existe. Pour trouver une institution analogue à Paris, ajoutait le professeur Flower, il faudrait réunir ensemble les collections d'anatomie comparée et d'anthropologie du Jardin des Plantes, celles d'anatomie humaine du musée Orfila et celles d'anatomie pathologique du musée Dupuytren.

J'ai parcouru successivement les diverses galeries de ce Musée et en ai admiré, sinon le classement qui est un peu confus, du moins le nombre et la splendide conservation de cette série innombrable de préparations dont un très grand nombre porte encore le nom de John Hunter. Elles embrassent successivement la physiologie végétale, les animaux invertébrés (fossiles et contemporains), une belle série d'helminthologie, et puis les animaux vertébrés et l'Homme.

Cette dernière collection, qui est appelée *collection physiologique*, est d'une richesse incomparable. A l'encontre de ce qui a lieu en

France, par exemple, les préparations par *voie sèche* sont relativement peu nombreuses ; la majorité des préparations est faite par *voie humide*, procédé qui demande plus d'habileté dans la dissection, plus d'ingénéosité dans l'exposition, plus de soins et plus de dépenses dans l'entretien, mais qui est de beaucoup préférable pour l'étude et la compréhension des objets exposés.

Il y a aussi une très riche collection d'anatomie pathologique (plus de 5,000 préparations), et une série de collections spéciales parmi lesquelles celle des maladies de l'oreille par J. Toynbee, et celle des maladies de la peau par Erasme Wilson méritent une attention particulière.

Les heures passent vite au milieu de cette pérégrination instructive à travers les divers règnes de la nature, et il était près de minuit que les galeries regorgeaient encore d'une foule de congressistes, qui ne pouvaient se détacher de l'examen et de l'étude de cette belle collection, qui comprend tous les faits de la Biologie dans la plus large acception du mot.

Mardi 9 Aout.

Les jours ont passé vite : la semaine est déjà finie, et c'est aujourd'hui à trois heures qu'a lieu la séance de clôture du Congrès. Malgré l'emploi le mieux ordonné de ces huit jours, il est une foule de choses que je me promettais bien de visiter avant mon départ, et sur lesquelles je n'aurai pas pu jeter un simple coup d'œil. Aussi après une courte apparition aux séances des sections, et quitte à arriver en retard à la séance de clôture, je partais avec plusieurs de mes collègues pour aller parcourir à la hâte les deux plus célèbres collections de Londres, la *Galerie nationale de peinture* et le *British Museum*, qui demanderaient à elles deux plusieurs journées et même plusieurs semaines pour être convenablement explorées.

National Gallery. La Galerie Nationale de peinture (*National Gallery*) dont la façade occupe tout le côté nord de Trafalgar-Square, est de création toute

récente, puisqu'elle ne date que de 1824. A cette époque elle ne comprenait que 38 tableaux provenant de l'acquisition d'une galerie particulière. Aujourd'hui elle en renferme plus de 1200, dont près de la moitié lui ont été offerts par des particuliers. Aucune galerie d'Europe ne s'enrichit autant chaque année que la Galerie Nationale de Londres, qui est destinée à égaliser bientôt et même dépasser ses rivales du continent.

Les tableaux sont distribués dans 18 salles, dont l'ornementation est assez pauvre et encore incomplète. Les différentes écoles y sont dignement représentées ; l'école anglaise occupe à elle seule huit salles, dont une entièrement réservée au grand paysagiste Turner. L'école française y compte des chefs-d'œuvre de Cl. Lorrain et du Poussin. Les salles de l'école italienne sont réellement splendides : les Carrache, les Jules Romain, les Véronèse, les Raphaël, les Michel-Ange y sont en grand nombre. Mais c'est surtout par sa richesse en tableaux des écoles flamande et hollandaise que brille la Galerie Nationale, dont la collection est très précieuse pour l'étude historique de la peinture et du dessin.

Le *British Museum*, qui a une réputation universelle, est situé dans Great Russell street, à côté de la grande rue d'Oxford. Il renferme une série de collections uniques au monde, et dont la richesse est sans cesse accrue par de nouveaux dons et de nouvelles acquisitions. Il se divise en trois grands départements qui sont : 1° la Bibliothèque ; 2° les Antiquités ; 3° l'Histoire naturelle. British Museum.

La *Bibliothèque*, qui occupe tout le rez-de-chaussée de l'aile droite de l'édifice, comprend diverses sections : les livres imprimés, (au nombre de 1,300,000) ; les manuscrits (plus de 50,000, dont 100 papyrus grecs, cophtes et latins) ; les cartes et plans de Londres (6,000) ; les coins et les médailles. Tout le monde connaît de réputation l'immense rotonde que sert de *salle de lecture*, ou plus de 300 personnes peuvent commodément trouver place pour lire et écrire, et dans laquelle on remarque en entrant les 5000 volumes in-folio du catalogue qui sont à la disposition de tous les lecteurs.

Les *Antiquités* occupent la plus large place dans le Musée. Elles

remplissent toute l'aile gauche de l'édifice, rez-de-chaussée et premier étage. Au rez-de-chaussée, on purcourt successivement les salles des antiquités de Lycie, des antiquités romaines, du grec antique. On s'arrête un instant devant le magnifique tombeau de Mausole découvert seulement en 1857 ; puis dans la salle Elgin, où se trouvent les sculptures de Phidias et le Parthénon d'Athènes dont il n'existe ici que des parcelles ; quelques-unes, le *frise* par exemple, n'ont pas moins de 180 mètres de longueur. On arrive ainsi à la galerie assyrienne (sculptures trouvées à Ninive et à Babylone), et enfin aux quatre vastes salles des antiquités égyptiennes dont la réputation est universelle.

Au premier étage, même succession de salles, depuis l'âge préhistorique jusqu'au moyen-âge, en passant par l'Égypte (momies), l'Étrurie, Rome et la Grèce (vases, bronzes), la Grande-Bretagne aux diverses époques de son histoire jusqu'au moyen-âge, et enfin par la salle *ethnographique*, qui forme comme la transition des collections précédentes aux collections d'histoire naturelle.

L'*histoire naturelle* occupe tout le premier étage de l'aile droite, au-dessus de la bibliothèque ; la zoologie, la botanique, la géologie, la minéralogie et la paléontologie y sont magnifiquement représentées. Les collections d'histoire naturelle du British Museum égalent, si elles ne les dépassent, celles du Muséum de Paris.

On comprend qu'une pareille accumulation de richesses demanderait des journées entières pour être suffisamment explorée. Grâce aux excellents *Guides* que l'on vend à la porte du British Museum, j'ai pu toutefois me faire une idée de l'ensemble, et jeter un rapide coup d'œil sur les plus intéressants détails.

Séance de clôture du Congrès.

La séance de clôture était déjà commencée quand j'arrivai à Saint-James Hall. Le professeur Huxley achevait sa conférence « *Sur les rapports des sciences biologiques avec la médecine* » aux applaudissements de la nombreuse assemblée.

Immédiatement après, la parole était donnée au Secrétaire général, M. William Mac-Cormac, pour rendre compte des travaux du

Congrès [1]. Dans ce discours fréquemment interrompu par des applaudissements, M. Mac-Cormac nous apprend que les membres présents au Congrès ont été au nombre de 3.120, qu'il y a eu 119 séances de sections, lesquelles ont duré 293 heures, et enfin qu'il a été communiqué 464 mémoires écrits et prononcé 360 discours, sans compter le temps des visites aux hôpitaux, des conférences faites au musée du Congrès et dans les différents musées de la capitale.

On voit par ces chiffres que, malgré les nombreuses distractions et parties de plaisir dont nous avons tous largement profité, le côté sérieux n'a pas été négligé et qu'on a travaillé à Londres plus qu'en aucune autre réunion de ce genre.

Le Congrès est ensuite appelé à voter sur deux propositions qui lui sont soumises, la première par la section de physiologie, la seconde par la section d'ophthalmologie.

La section de physiologie propose que l'intérêt et l'utilité des vivisections soient hautement proclamés ; celle d'ophthalmologie demande que le Congrès appelle l'attention des pouvoirs publics sur les meilleurs moyens de s'assurer du bon état de la vision chez les employés des chemins de fer et des services de la marine, afin de prévenir les nombreux accidents qui sont journellement signalés. Ces deux propositions sont votées par acclamation.

Après ces préliminaires, a lieu la distribution des médailles commémoratives : à M. le professeur Donders et à M. le Dr Guye, le président et le secrétaire du dernier Congrès d'Amsterdam ; à Mme Maurice Raynaud, en souvenir de la part que son mari devait prendre au Congrès, ainsi qu'au docteur Feréol, de Paris, qui est venu lire le remarquable discours de son ami défunt ; au professeur Virchow, au docteur Billings, au professeur Wolkmann, au professeur Pasteur et au professeur Huxley, qui tous ont pris la parole dans les séances générales de l'après-midi. Inutile de dire les applaudissements de

(1) Ces pages étaient déjà écrites quand nous avons appris que M. William Mac Cormac venait d'être honoré d'une double distinction par le Gouvernement de la Reine qui l'avait fait chevalier, *Knight*, et par le Gouvernement français qui l'a nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Nulle récompense n'était plus méritée, et nous adressons nos plus sincères félicitations au nouveau *sir William*.

l'assemblée à l'apparition de chacun de ces hommes éminents ; notre illustre compatriote, M. Pasteur, a surtout été acclamé.

Viennent ensuite toute une série de congratulations, de félicitations et de remerciements réciproques ; on vote des remerciements à Monsieur William Mac Cormac, le secrétaire général, et à Sir James Pajet, le président du Congrès.

Sir James Pajet prend ensuite la parole, et nous explique comment le Comité exécutif, qui avait charge de choisir le lieu de réunion du prochain Congrès, n'a pas encore pris de décision à cet égard. Le Comité s'est trouvé en présence des propositions de plusieurs de ses membres qui désireraient voir le prochain Congrès se tenir dans l'une des grandes villes scandinaves, Stockholm, Christiania ou Copenhague : d'un autre côté les délégués du roi d'Espagne insistent pour Madrid ; enfin, on attend la proposition d'autres Gouvernements. Quand tous les éléments d'information seront réunis, le Comité exécutif, si l'assemblée lui en donne la délégation, choisira en toute connaissance de cause. Cette proposition est approuvée.

Le président prend de nouveau la parole, et après avoir remercié les divers orateurs de cette séance, après s'être félicité du remarquable succès du Congrès de Londres et nous avoir conviés tous aux réjouissances qui vont avoir lieu tout-à-l'heure au Palais de Cristal, nous fait ses adieux et nous dit au revoir. « Il n'est pas possible, s'écrie-t-il en terminant, que tous nos travaux restent sans résultats : il n'est pas possible que toutes les forces intellectuelles que nous avons dépensées ici l'aient été en pure perte ; il n'est pas possible que ces efforts ne concourent pas au bonheur de l'humanité, » et après nous avoir dit plusieurs fois adieu et au revoir, *good-bye*, il prononce la clôture du Congrès.

Palais de Cristal. Immédiatement après, tout le monde quitte la salle et gagne en toute hâte les différentes gares qui conduisent au *Palais de Cristal*, où doit avoir lieu un grand dîner monstre et sans cérémonie, *informal dinner*, après lequel les grandes eaux joueront et un feu d'artifice sera tiré en l'honneur du Congrès.

A quatre heures et demie, les trains arrivent de divers côtés, le

Palais et ses vastes jardins sont envahis par une foule empressée qui, avant le dîner, visite avec intérêt le monument et ses diverses dépendances.

Le Palais de Cristal, qui s'élève à 8 kilomètres au sud de Londres, sur la colline de Sydenham, est entièrement construit en verre et en fer. Ses matériaux proviennent en grande partie du Palais de la première Exposition internationale de 1851.

Son plan est très simple; il forme un vaste parallélogramme de 500 mètres de long sur 100 de large, avec deux façades qui regardent l'une à l'ouest du côté de Londres, l'autre à l'est du côté des jardins. Il est parcouru dans toute sa longueur par une immense nef centrale, flanquée de nefs latérales ou bas-côtés, et de deux transepts, l'un à l'extrémité sud, l'autre au milieu. Le transept nord a été incendié en 1866, et n'a pas été reconstruit : à sa place on a bâti un aquarium.

La *nef centrale* est remplie, dans toute sa longueur, de statues de tous les grands hommes de l'Angleterre et du monde, de fontaines et de massifs d'arbres et d'arbustes de presque tous les climats. Le coup d'œil est réellement féerique.

En la parcourant du sud au nord on arrive au niveau du *transept central*, surmonté d'une immense voûte en verre de 55 mètres de hauteur; tout le côté ouest de ce transept est occupé par le grand *Orchestre d'Hændel*, où plus de 4,000 exécutants peuvent trouver place à la fois, et que domine une orgue immense possédant 4,598 tuyaux. Du côté droit (E) se trouvent au milieu le *grand Théâtre* et de chaque côté la *Salle d'opéra* et la *Salle de concerts*, pouvant contenir chacune 4 à 5,000 auditeurs : c'est dans la dernière que doit avoir lieu tout à l'heure l'*informal dinner* du Congrès, où nous n'étions pas moins de 3,500.

A l'extrémité nord de la nef centrale, sur l'emplacement de l'ancien transept septentrional, est le département des plantes tropicales où règne continuellement une douce température.

Les nefs latérales, qui s'étendent sur les côtés de la précédente, renferment les *Cours des Nations*, c'est-à-dire la figuration exacte des principaux monuments d'architecture et de sculpture de tous les âges

et de tous les pays. Rien de plus intéressant que la visite de ces différentes cours où l'on voit successivement les moules en plâtre des merveilles de l'Egypte, de la Grèce, de Rome, de Byzance, de l'Angleterre au Moyen-Age, de la Renaissance, de l'Italie, de la France; où l'on se trouve transporté comme par une fée au milieu d'une maison de Pompéi, ou sous les arceaux du palais des rois Maures de Grenade.

On aura beau dire que tout cela n'est que du plâtre, que la valeur artistique en est nulle, que ce ne ne sont que des moulages et que rien ne vaut l'original. Je ne discuterai certainement pas sur ce dernier point; mais, quoi qu'il en soit, copies ou moulages, il n'en est pas moins vrai que le Palais de cristal de Londres est une image, magnifique et unique en son genre, de la civilisation à toutes les époques : il n'en est pas moins vrai qu'une pareille exhibition mise à la portée de tout le monde ne peut que servir à augmenter les connaissances du peuple, à développer en lui le sentiment des belles et grandes choses, et à suppléer enfin aux voyages d'exploration dans les contrées lointaines, qui est inné chez les Anglais mais que tous ne peuvent pas exécuter !

Je ne parlerai que pour mémoire de l'exposition permanente des objets manufacturés qui achève de remplir les nefs latérales, et des galeries qui règnent sur tout le pourtour de l'édifice et où sont exposées des peintures médiocres, des aquarelles, des photographies, et toute une série de portraits et de bustes des hommes célèbres.

Quant au parc et aux jardins, qui n'ont pas moins de 80 hectares d'étendue, ils sont très beaux, comme tous les parcs et jardins de l'Angleterre, et magnifiquement dessinés.

A 7 h. 30, les membres du Congrès, leurs dames et leurs amis prenaient place à un banquet monstre de plus de 3,500 couverts; la musique des Gardes de la Reine jouait. Malgré les proportions de ce banquet, le plus considérable auquel j'aie jamais assisté, le service a été fait avec une régularité et une rapidité rares, et à neuf heures, nous quittions la salle du festin pour nous rendre sur les terrasses, et assister au jeu des grandes eaux et au feu d'artifice qui

devaient terminer cette belle journée. A ce moment, nous a-t-on dit, le Palais renfermait plus de 25,000 visiteurs.

Le système des fontaines et des jets d'eau du Palais de Cristal est justement renommé : c'est le plus grandiose qui existe, sans excepter les grandes eaux de Versailles. Des masses colossales de liquide sont lancées à des hauteurs de 65 et même de 75 mètres par plus de 11.000 jets ; le spectacle de tous ces jets éclairés par des feux de bengale de diverses couleurs est réellement splendide. Ce jour-là, c'était jour de grandes eaux, *grand display of Fountains*, et nous avons joui pendant près d'une heure de ce magnifique spectacle dans toute sa grandeur.

En même temps que le jeu des fontaines et les « *waterworcks* » avait lieu ce jour-là, également en l'honneur du Congrès, un superbe feu d'artifice, « *fireworck.* » Il a été réellement de toute beauté ; les mille feux, fusées, chandelles romaines, etc., se combinant avec les jets d'eau formaient un spectacle ravissant ; au dire de plusieurs Londoniens qui étaient à nos côtés, on n'en avait pas vu depuis bien longtemps d'aussi bien réussi et d'aussi complet.

Cette fête de nuit s'est terminée par un immense feu d'artifice qui représentait, dans des proportions colossales, les figures bien connues de trois des plus illustres membres du congrès, le président Sir James Paget, le professeur Langenbeck de Berlin, et notre éminent compatriote le professeur Charcot, dont le profil napoléonien était d'une ressemblance parfaite.

Ainsi se terminaient les fêtes de Londres, au milieu de la satisfaction et de l'enchantement de tous ceux qui y avaient pris part.

Le Congrès était fini ; le lendemain la plupart des membres quittaient Londres. Nos confrères anglais se portaient en foule dans l'île de Wight pour assister à la 49e session de la *British medical association*, qui compte plus de 9,000 adhérents et où se discutent annuellement les questions scientifiques et les questions professionnelles. Quelques-uns des congressistes étrangers les accompagnaient dans cette excursion qui n'était en quelque sorte que la continuation des travaux et des fêtes de Londres. D'autres allaient parcourir

les différentes parties de la Grande-Bretagne, et notamment l'Écosse et sa jolie capitale, Édimbourg. D'autres enfin restaient encore quelques jours à Londres, afin de visiter les monuments, les collections, les musées ou les hôpitaux qu'ils n'avaient pu voir pendant la laborieuse semaine qui venait de prendre fin.

Je fus de ces derniers, et j'en profitai largement pour faire connaissance avec la plupart des curiosités de la grande ville. Mais, sauf le *Musée du Congrès* auquel il ne m'avait été possible que de faire quelques courtes apparitions pendant les démonstrations de M. Charcot (arthropathies) et de quelques autres médecins anglais, et l'*Exposition internationale de médecine et d'hygiène* qui occupait une grande étendue des dépendances de South Kensington et où se trouvaient réunis une foule de spécimens intéressants, relatifs à l'hygiène des maisons, à la construction des hôpitaux et à la pharmacopée de tous les pays, le restant de mes visites n'a eu que peu ou point de rapports avec le Congrès et la Médecine, et ce n'est pas le lieu d'en parler ici.

Tel est le récit fait au jour le jour des divers épisodes qui ont marqué mon séjour à Londres pendant la durée du Congrès médical international. En l'écrivant, j'ai voulu en conserver pour moi-même le fidèle souvenir.

Si ces quelques pages arrivent à la connaissance des médecins anglais qui nous ont si cordialement accueillis, qu'ils y voient l'expression de ma parfaite reconnaissance ! Que mes confrères français, si jamais ils les lisent, y trouvent un encouragement à assister au prochain Congrès médical international, qu'il se tienne à Copenhague ou à Madrid, afin que la France, notre chère patrie, y soit largement et dignement représentée, comme elle mérite de l'être !

INDEX.

	Pages
Les vacances	3
Les Congrès médicaux internationaux	5
Congrès médical international de Londres	6
Coup-d'œil général sur Londres	8
Collège des Médecins	9
Hospitalité anglaise	11
Hôpital Samaritain	12
Première réunion générale	15
Réunion des sections	17
Burlington-House	17
Réunions générales de l'après-midi	19
La Cité	21
Chemin de fer métropolitain	22
Dîners anglais	22
Soirée au South-Kensington Museum	23
Visite aux hôpitaux	24
Guy's Hospital	25
St-Bartholomew's Hospital	27
St-Thomas's Hospital	28
Hôpital et dispensaire français	30
Clubs	32
Palais de Buckingham	33
Banquet du lord-maire	33
La Tour de Londres	34
Albert-Hall et Albert-Memorial	36
Les parcs de Londres	36
Soirée à Guildhall	37
Parties de jardin	40
Hampstead. — Golder's Hill	41
Asile d'aliénés de Bethléem	43
Margate. — Boxhill	44
Westminster-Abbey	45
Cathédrale St-Paul	46
Jardin zoologique	47
Visite aux docks de Londres	49
Collège des Chirurgiens. — Musée de Hunter	52
Galerie nationale de peinture	54
British Museum	55
Séance de clôture du Congrès	56
Palais de Cristal	58

Lille Imp. L. Danel.